

SCEVOLE,

TRAGEDIE.

Par Monsieur D U - R Y E R.



ACTEURS.

TARQUIN, Roy des Romains.

PORSENNE, Roy d'Heururie, ou de la
Toscane.

MARCILE, Capitaine.

ARONS, fils de Porsenne, Amoureux d^e
Junie.

LICINE, Capitaine.

JUNIE, fille de Brute, Amoureuse de Sce-
vole.

FULVIE, Suivante de Junie.

SCEVOLE, Amoureux de Junie.

*La Scene est dans le Camp de Porsenne, devant
Rome.*

L 33



SCÈVE VOLLE,
TRAGEDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIERE.

TARQUIN, PORSENNE, & sa suite.

TARQUIN.



Uoyez toujours differer le succès
d'une guerre

Qui doit interesser tous les Rois de la
terre,

Et joindre à leur pouvoir, même l'
cruauté,

Puis qu'elle vange un Roy d'un Peuple revolté ?
Vous avez vû le crime où la fureur d'un homme,
Où Brute a fait monter l'insolence de Rome ;
Vous voyez les effets de ses noirs attentats,
Puis que vous me voyez chassé de mes Estats :
Cependant aujourd'huy, vous, Porsenne, vous-mê-
me,

A ij

4 S C E V O L E,
Qui m'avez-vû tomber de ce degré suprême,
Et de qui le secours s'est offert tant de fois
A remettre Tarquin dans le nombre des Rois ;
Vous enfin . . .

P O R S E N N E.

Qu'ay-je fait contre cette assistance
Que mon affection donne à votre vengeance ?
N'ay-je pas, pour remettre un Sceptre entre vos
 mains,
Couvert de mes soldats tous les champs des Romains ?
Ne fais-je pas paroître, au pied de leurs murailles,
Tout ce qui rend affreux le Démon des batailles ?
Rome qui m'opposoit l'orgueil de ses remparts,
Les voit avec horreur trembler de toutes parts ;
Enfin dans cette guerre on me voit en personne,
Combattre, non pour moy, mais pour votre Couronne.
N'est-ce pas témoigner que je sens vos douleurs ?
N'est-ce pas noblement combattre vos malheurs ?
N'est-ce pas vous donner d'assez visibles marques
Que qui blesse un Roy seul, blesse tous les Monar-
 ques ?

T A R Q U I N.

Ouy, Porfenne, il est vray que vos soins genereux
Eclatent noblement pour un Roy malheureux.
Ouy, par votre secours, Rome, cette mutine,
Par ses murs entr'ouverts voit déjà sa ruine ;
Ses remparts ébranlez sont prêts à succomber,
Il ne faut plus qu'un coup pour les faire tomber.
Mais vous le differez, ce grand coup favorable,
Qui doit remettre au Trône un Prince miserable ;
Mais vous le differez ce grand coup que j'attends,
Et vous donnez relâche à ces nouveaux Titans.
Forçons, forçons enfin ces superbes murailles ;
Qu'un assaut glorieux m'épargne cent batailles.
Pour rendre la victoire, & ses plaisirs tout purs,
Il faut voir le Rebelle enterré sous ses murs.

P O R S E N N E.

S'il suffit, pour dompter cette Ville mutine,

TRAGÉDIE.

3

Que nous luy fassions voir l'instant de sa ruine ;
 Si l'on peut obliger ces ennemis des Rois ,
 De venir repentans se soumettre à vos lois ,
 Pourquoi , par un assaut où préside la rage ,
 Irez-vous ruiner votre propre héritage ?
 Pourquoi , par les rigueurs qu'inspire le courroux ,
 Voulez-vous renverser des murs qui sont à vous ?
 Que peut rendre un assaut à votre ame outragée ,
 Que les restes affieux de Rome saccagée ?
 Mais seroit-ce reprendre un Etat mutiné ,
 Que de n'en recouvrer qu'un reste ruiné ?
 Attendez un moment ce que le Ciel destine.
 Lors qu'à punir son peuple un Monarque s'obstine ,
 Cette guerre feconde en funestes effets ,
 Est fatale au Monarque aussi-bien qu'aux sujets.
 Jamais dessus les siens un Roy qui veut la gloire ,
 Ne gagna par la force une heureuse victoire ;
 Et la severité qu'il exerce sur eux ,
 Est d'une autre revolte un germe malheureux.

Que si des revoltez l'insolence felonne
 Abuse du relâche , & du temps qu'on luy donne ,
 Alors faisons agir la colere des lois ,
 Alors armons nos mains de la foudre des Rois ;
 Et si jusques icy le sort qui vous opprime ,
 De Rome & des Romains favorisa le crime ,
 Gravons-y par le fer , que des peuples mutins
 N'ont jamais pour long-temps la faveur des destins.

TARQUIN.

Hé quoy : si votre Peuple , hé quoy ? si l'Étrurie
 Exerçoit contre vous une même furie ;
 Si par un coup mortel des plus noirs attentats ,
 Il vous avoit chassé de vos propres Etats ;
 S'il vous avoit contraint d'aller dans les Provinces
 Mandier , l'œil en pleurs , l'assistance des Princes ,
 Pourriez-vous , en faveur d'un peuple mutiné ,
 Recevoir le conseil que vous m'avez donné ?
 Certes , un Roy qui tient ce paisible langage ,
 Ne sçait pas ce que je pese un si mortel outrage ;

A iij



6 SCEVOLE,

Certes, il n'a jamais le tourment senti
 D'avoir eu place au Thrône, & d'en être sorti.
 Non, non, pour châtier cette forcenerie,
 La plus cruelle guerre a trop peu de furie;
 Et quand il faut soumettre un peuple conjuré,
 Le plus sanglant triomphe est le plus assuré.
 Il faut, par le malheur de mes peuples rebelles,
 Apprendre à vos sujets à demeurer fidelles;
 Vous même, en me donnant des conseils rigoureux,
 Et propres à vanger un Prince malheureux,
 Vous-même vous devez, hors de toute contrainte,
 Instruire vos sujets, leur enseigner la crainte,
 Et leur montrer enfin, par vos sévérités,
 Ce que vous en feriez s'ils s'étoient revoltés.
 Rendez-donc à mon sort sa splendeur ancienne,
 Fondez votre puissance, en me rendant la mienne.
 Présenter le pardon qu'on ne demande pas,
 C'est donner de l'audace à des esprits ingrats;
 C'est faire croire à Rome, après sa résistance,
 Que contr'elle deux Rois ont manqué de puissance,
 Et que pour la gagner, & pour se maintenir,
 On veut luy pardonner, ne pouvant la punir.
 S'il faut luy pardonner, il faut, il faut attendre
 Qu'on tienne le flambeau pour la réduire en cendre.
 Il faut avoir son peuple, il faut qu'il soit aux fers,
 Et qu'il se voye enfin sur le bord des enfers.
 Alors un beau pardon nous comblera de gloire,
 Si nous le prononçons sur un char de Victoire,
 S'il n'est pas un effet de la nécessité,
 Mais d'un beau mouvement de générosité.

PORSENNE.

Puis que pour terminer de si longues allarmes,
 Vous avez moins aimé mes raisons que mes armes,
 Je ne conteste plus.

TARQUIN.

Ainsi donc, présument
 Que vous donneriez tout à mon contentement,
 Et voyant dans les miens cette ardeur de courage

TRAGÉDIE.

7

Qui des succès heureux est souvent le présage ;
 J'ay contenté leurs vœux , & je leur ay permis
 D'attaquer aujourd'huy le pont des ennemis.

PORSENNE.

Si comme votre honneur , votre repos consiste
 A dompter des sujets dont l'orgueil vous résiste ,
 Quoy que le sort destine au reste de vos jours ,
 Je rencontre ma gloire à vous donner secours.



SCENE II.

PORSENNE, TARQUIN, MARCILE.

TARQUIN.

V Oicy quelque nouvelle. Hé bien , hé bien , Mar-
 cile ?

Enfin qu'avons-nous fait ?

MARCILE.

Peut-être pris la Ville.

TARQUIN.

Pris la ville ?

MARCILE.

Et je viens , envoyé tout exprés ,
 De nos premiers efforts vous dire le progrès.

TARQUIN.

Enfin tu connoîtras , peuple infame & rebelle ,
 Que de nos interêts les Dieux font leur querelle ;
 Mais enfin achevez , Marcile , dites-nous
 Et l'état de la Ville , & l'effet de vos coups.

MARCILE.

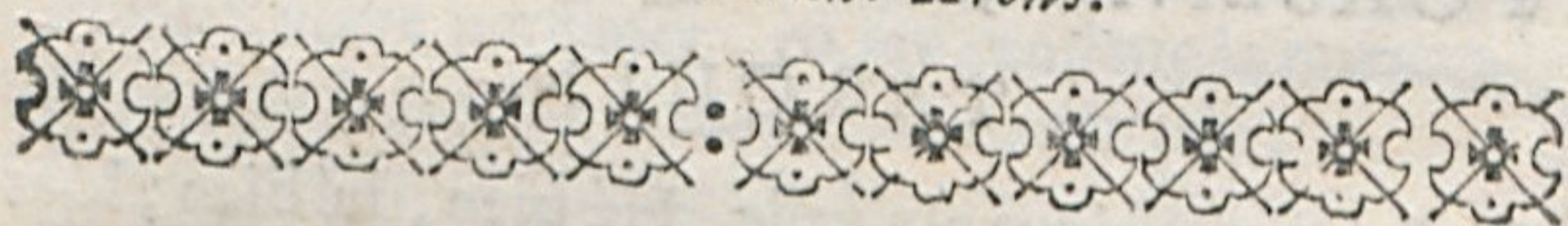
Dans le même moment que deux de nos Cohortes
 Ont marché vers le pont , & menacé ses portes ,
 Les Romains animez d'un reste de vertu ,
 Ont fait une sortie , & l'on a combattu.

A iiij

B **SCEVOLE,**
Ainsi les deux partis ont fait même entreprise ;
Ainsi les deux partis ont fait une surprise ;
Mais une ardeur si vive échauffe les esprits ,
Qu'aucun des deux partis ne s'est montré surpris.
On a des deux côtez fait paroître un courage ,
Qui sembloit à tous deux promettre l'avantage ;
Et la victoire entr'eux ne sçait où se porter ,
Parce que tous les deux semblent le mériter.

TARQUIN.
Mais enfin . . .

MARCILE.
Mais enfin , cette victoire auguste
Regarde de bon œil le parti le plus juste ;
Les Romains affoiblis par le nombre des morts ,
Ont cédé lentement à nos derniers efforts.
Mais *En montrant Arons.*



SCENE III.

TARQUIN, PORSENNE, ARONS.

TARQUIN , *parlant à Arons.*

Rome est donc à nous ?

ARONS.

Non, non.

TARQUIN.

Hé quoy , Marcile . . .

ARONS.

Ouy , l'on a cru long-temps avoir gagné la Ville ;
La fuite des Romains nous rendoit glorieux ,
Nous estions sur le Pont déjà victorieux ;
Et déjà Rome esclave avant qu'elle succombe ,
Croyoit être des siens le bucher ou la tombe :

TRAGÉDIE.

9

Mais aussi-tôt le sort s'est comme repenty
D'avoir favorisé le plus juste party.

TARQUIN.

O Ciel, qui me trahis ! es-tu donc équitable
D'abandonner un Roy, pour un peuple coupable ?
Merites-tu nos vœux ?

PORSENNE.

Ce succès me surprend.

Dis le reste, mon Fils.

ARONS.

Certes, le reste est grand.

Lorsque des ennemis la défaite & la fuite
Sembloient nous donner Rome, à l'extrême reduite
Horace, qui menoit ce reste des Romains,
Se retourne vers eux, leur fait signe des mains,
Leur parle fortement, les conjure, les pique
D'appuyer en tombant la fortune publique :
Mais le bien du public est une foible løy,
Que l'on respecte peu quand chacun craint pour soy.
Horace veut en vain retenir ces rebelles,
La frayeur les emporte, & leur prête ses aisles ;
On fuit, on l'abandonne, il ne voit plus d'appuy,
Bref, il demeure seul & pour Rome & pour luy.
Toutefois il tient ferme, & nous montre visage ;
On diroit que le Ciel seconde son courage,
Ou que le sort de Rome ait en luy ramassé
Et la force & les bras de ceux qui l'ont laissé.

TARQUIN.

Quoy ? tout seul contre nous, & sans autre assistance ;
Ce Chef de revoltez vous a fait resistance ?

ARONS.

Il a résisté seul, assisté de son bras,
Sur le pont chancelant qu'on rompoit sous ses pas :
Car durant le combat il crioit à la Ville :
Rompez, rompez le pont, mon bras est mon asile.
De-là, jettant sur nous des regards farieux,
Il provoque au combat nos gens victorieux,
Leur reproche, en Heros, un honteux esclavage,

AV

Vante la liberté, fait voir son avantage;
 Et par les faux appas qu'il veut faire goûter,
 Tâche à corrompre ceux qu'il ne peut surmonter.
 Enfin, d'un si beau feu son audace animée,
 A comme un grand prodige étonné notre Armée;
 Et cet étonnement que sent chaque soldat,
 A fait comme une trêve au milieu du combat.
 Ainsi, pour un moment, nos meilleurs Capitaines,
 Pour admirer Horace ont oublié leurs haines,
 Se regardent l'un l'autre, & demeurent honteux
 D'attaquer un seul homme opposé devant eux:
 Mais enfin, plus honteux qu'un homme les arrête,
 De mille traits ensemble ils attaquent sa tête;
 Son bouclier les reçoit, Horace les fait voir,
 Et nous donne l'horreur qu'il devoit recevoir.
 Par-tout où de nos gens le courage s'adresse,
 On rencontre par-tout sa force ou son adresse;
 A peine en ay-je crû le rapport de mes yeux,
 On court de toutes parts, mais il est en tous lieux.
 Enfin Horace seul est par-tout où l'on donne,
 Et remplit tout le pont de sa seule personne.
 Certes, cet ennemy m'a surpris à mon tour,
 Certes, cet ennemy m'a donné de l'amour;
 Au moins, j'ay regretté qu'une audace si belle,
 Et si digne d'amour, fût au cœur d'un Rebelle.

TARQUIN.

Quoy? l'on n'a pû l'abbatre?

ARONS.

En vain de toutes parts
 Nos gens pouffoient sur luy des orages de dards,
 Il sembloit que les Dieux, aveugles pour les autres,
 Détournoient tous les traits que luy pouffoient les
 nôtres,
 Et que pour faire honneur à chacun de ses coups,
 Ils conduisoient les traits qu'il pouffoit contre nous.
 Mais si ce grand combat d'un seul contre dix mille,

T R A G E D I E.

II

Est un prodige illustre , en prodiges fertile ,
 La fin de ce combat & si grand & si beau ,
 Est en faveur de Rome un miracle nouveau.
 Comme enfin tous nos gens , confus de tant d'audace ,
 Alloient faire un effort pour renverser Horace ,
 Le pont s'est entr'ouvert , a fait un grand fracas ,
 Et dans les eaux du Tybre est tombé sous ses pas.
 L'air en a retenti , notre poursuite cesse ,
 Et Rome en a jetté de grands cris d'allegresse.
 Horace en même temps jette l'œil dessus l'eau ,
 Et comme préparé d'y faire son tombeau :
 Dieu du Tybre , a-t-il dit , seconde l'entreprise ,
 Et reçois un soldat qui deffend ta franchise.
 Il se jette en parlant.

T A R Q U I N.

Et le Tybre irrité
 N'auroit pas englouti ce fameux Revolté ?

A R O N S.

Non , Seigneur ; mais les Dieux ravis de son courage ,
 L'ont porté sans peril jusqu'à l'autre rivage ;
 Et malgré tous nos traits dont il est combattu ,
 Ont fait de son salut le prix de sa vertu ,
 Ayant osé tout seul un acte magnanime ,
 A qui l'on donnera moins de foy que d'estime.
 On eût dit , à le voir balancé dessus l'eau ,
 Que même son bouclier luy servoit de vaisseau ,
 Et qu'en poussant nos traits , tout notre effort n'excite
 Qu'un favorable vent qui le pousse plus vîte.
 On eût dit qu'en tombant , le Dieu même des Flots ,
 Comme un autre Dauphin , le reçût sur son dos ,
 Et que l'eau secondant une si belle audace ,
 Fût un char de cristal , où triomphoit Horace.
 Ainsi , le pont brisé tombant pour son secours ,
 A de norte victoire interrompu le cours :
 Ainsi nous pouvons dire , & même à notre gloire ,
 Que dessus les Romains nous gagnons la victoire ,

A v j

Mais qu'Horace arrêtant nos pas & nos desseins ,
A vaincu les vainqueurs de Rome & des Romains.

T A R Q U I N .

Donc le crime de Rome à sa perte penchante ,
Des forces de deux Rois la rendra triomphante ?
Devez-vous le souffrir ? & ce fameux affront
Ne se répand-il pas jusques sur votre front ?
Non , non , ne laissons pas à cette ville ingrate
La gloire de jouir du succès qui la flate ,
Forçons ces revoltez ; & ne me dites pas
Que c'est mon propre bien que je renverse à bas :
En l'état miserable où le Ciel m'abandonne ,
Je cherche la vengeance autant que la Couronne.

P O R S E N N E .

Encore un peu , sçachons si le peuple Romain ,
Comme on nous en assure , est pressé de la faim.



S C E N E I V .

PORSENNE, LICINE, TARQUIN ,
ARONS, JUNIE.

P O R S E N N E .

Q Ue veut-on ?

L I C I N E .

L'on a pris vne Dame Romaine.

P O R S E N N E .

Il faut la voir , Seigneur. Licine , qu'on l'amène.
Peut-être que la peur aura bien le pouvoir
De tirer de son cœur ce que l'on veut sçavoir.

T A R Q U I N .

Que vois-je ? Ah ! ma fureur , te peux-tu bien con-
traindre ?

TRAGEDIE.

13

PORSENNE.

Dieux ! la fille de Brute ! Approche, & sans rien craindre.

JUNIE, *suivie de Fulvie.*

Je t'obeïs, Porsenne, & te rends ce devoir,
Parce que le destin me met en ton pouvoir.
Mais ne présume pas qu'une honteuse crainte,
Dans la fille de Brute imprime quelque atteinte,
Si ce n'est, que l'honneur qui voit ses assassins,
Doive craindre par-tout où l'on voit des Tarquins.

TARQUIN.

Superbe !

JUNIE.

C'est un nom que le crime te donne.

PORSENNE.

Garde icy le respect qu'on doit à la Couronne.

JUNIE.

J'en ay pour toy, Seigneur, autant que je le doy.

TARQUIN.

Je t'apprendray, Rebelle, à respecter ton Roy.

JUNIE.

Frappe, j'attens le coup, je t'offriray ma tête,
Plus tôt que pour frapper ta main ne sera prête.

Au moins, cette action si celebre de foy,
Confirmera par-tout ce que l'on croit de toy.

Au moins, cette action justifiera la haine
Que porte à son Tyran la Nation Romaine.

PORSENNE.

On n'a pas resolu de te persecuter.

Ta prison sera douce, on t'y veut bien traiter ;

Parmy tes ennemis tu trouves ton asile,

Mais montre-nous l'état où tu laisses la Ville.

JUNIE.

Je n'étois pas à Rome, & venois d'en partir

Lors que vos Legions la vinrent investir.

Depuis, loin des Romains, à moy seule soumise,

Comme un bien paternel conservant ma franchise,

Je fus prise en un Temple où je faisois des vœux,

Je ne le cache point , contre vous & pour eux.

P O R S E N N E .

Ainsi , les justes Dieux , qui se vangent des crimes ,
Punissent sur le champ des vœux illégitimes.

J U N I E .

Ainsi , les justes Dieux ont mes vœux exaucez ,
Puis qu'Horace est vainqueur , & vous a repoussez.
Mais enfin , apprenez que Rome est indomptable ,
Que pour elle la faim n'a rien d'épouvantable ,
Et que les alimens ne luy manqueront pas ,
Tandis que les Romains conserveront leur bras.
Ce peuple pour sa gloire ennemy de la vôtre ,
Se nourrira d'un bras , & combattra de l'autre.

P O R S E N N E .

Tu nous montres leur crime , en pensant les louer.

J U N I E .

Ils sont prêts de sortir afin de m'avoüer.

T A R Q U I N .

C'est trop perdre de temps en paroles stériles ,
Il faut avoir recours à des effets utiles.

Il se retire.

J U N I E .

Donc ma seule présence a chassé ce grand Roy.

Ainsi , de Brute mort la vertu vit en moy.

Tarquin , & vous , Porfenne , armez tout contre Ro-

me ,

Pour se sauver de tout , elle ne veut qu'un homme.

Si mon pere a montré par des actes si grands ,

Qu'il ne faut qu'un Romain pour chasser cent Ty-

rans ;

Que vient de faire Horace ? Il vient de vous instruire

Qu'il ne faut qu'un Romain pour deffendre un Em-

pire.

P O R S E N N E .

Au moins , il t'est permis , malgré notre pouvoir ,

De flatter ton pays par un si noble espoir.

J U N I E .

Mais , Seigneur , cependant accorde à ma prière

TRAGÉDIE.

15

Ce que l'honnêteté doit à ta prisonnière;
 Et confirme en mon cœur ce renom glorieux,
 Qui même à nos Romains t'a rendu précieux.
 Je suis ta prisonnière, il est vray, je l'avoüe,
 Mais par de nobles soins mérite qu'on te loüe.
 Je ne demande point un traitement si bon,
 Qu'il me fasse douter si je suis en prison;
 Fay-nous un traitement qui ressemble à des peines;
 Pour nous mieux arrêter, charge-nous de cent chaînes,
 Nous ne voulons de toy qu'une captivité,
 Où soit, comme le corps, l'honneur en sûreté.

PORSENNE.

Cette demande est belle, & digne que l'on t'aime;
 Et ne pas l'écouter, c'est haïr l'honneur même.
 Ainsi, pour mettre en paix ton esprit combattu,
 Je laisse ton honneur en garde à ta vertu;
 Et pour te faire un bien dont l'excès te console,
 Je te laisse toy-même en garde à ta parole.
 Est-ce une seure garde?

JUNIE.

Ouy, Seigneur; & ma foy
 Me gardera bien mieux que les forces d'un Roy.

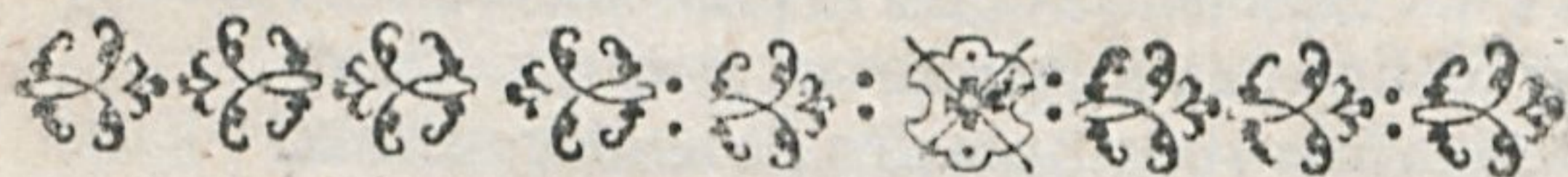
PORSENNE.

Mon fils, ayez-en soin; & parmy les misères,
 Faites-luy, malgré Rome, aimer ses adversaires.

ARONS.

De ce commandement je fais tous mes plaisirs.





S C E N E V.

ARONS, JUNIE.

ARONS.

A Insi, j'ay la moitié de mes plus beaux desirs.
J'avois chez les Romains deux personnes si cheres,

Que je craignois pour eux nos fortunes prosperes :
Vous, Junie, autrefois la cause de mes feux,
Et maintenant encor le sujet de mes vœux ;
Vous pour qui j'ay brulé d'une secrette flâme.

JUNIE.

Seigneur, ne faites rien qui tourne à votre blâme.
C'est trop de cet amour que vous me destinez,
Votre pitié suffit pour des infortunez.
Mais quel est l'autre objet qui vous rend pitoyable
Au destin des Romains ?

ARONS.

Un amy véritable,
Un amy généreux, de qui l'heureux secours
Me tira d'un péril qui menaçoit mes jours.
Je l'ay vû quelque temps, plein d'une noble audace,
Combatre avec les gens que conduisoit Horace ;
Mais hélas ! tout d'un coup, après ces beaux efforts,
Je l'ay vû trébucher peut-être chez les morts.

JUNIE.

Que dites-vous, Seigneur ? seroit-ce donc Scevole ?

ARONS.

C'est luy-même, Junie : hé quoy ? cette parole
Vous trouble ?

TRAGEDIE.
JUNIE.

17

Helas, Seigneur, ne pleurerois-je pas
Un appuy des Romains que le sort jette à bas ?
Mais enfin donnez-nous le secours salutaire
Que notre affliction obtient de votre Pere.

A R O N S.

Ne vous affligez point ; votre captivité
N'aura pas moins d'appas qu'en a la liberté.

Fin du Premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JUNIE *seule.*



MOUR de la Patrie, ô belle & forte
chaîne,
Qui dois seule enchaîner le cœur d'une
Romaine,

Amour de la Patrie, enfin pardonne-moy
Si l'amour de Scevole y regne avecque toy.
O Mere des Romains ! Rome presque asservie ;
Helas ! quand tes enfans te vont rendre leur vie,
Au moins, tu dois souffrir, pour le prix de leur foy ;
Qu'on pleure avecque toy ceux qui meurent pour toy.
Si tu ne peux souffrir, proche de tant de gouffres,
Qu'on plaigne d'autres maux que les maux que tu
souffres ;

Si tu ne peux souffrir que mon ressentiment
Fasse couler mes pleurs à la mort d'un Amant,
Au moins, tu souffriras qu'en sa perte commune,
Je pleure un deffenseur que t'ôte la Fortune.
O Scevole ! ô grand cœur, où regne la vertu !
Si j'ay par mes froideurs ton amour combatu,
Si jamais cet amour qu'emporte ta belle Ame,
Ne tira de ma bouche un aveu de ma flâme,
Je croy te satisfaire après tant de douleurs,
Lorsqu'entre Rome & toy je partage mes pleurs.



SCENE II.

FULVIE, JUNIE.

FULVIE.

Madame.

JUNIE.

Quoy Fulvie ? & d'où vient cette joye ?

FULVIE.

De celle qui vous touche, & qu'un Dieu vous envoie.

JUNIE.

La déplorable Rome est-elle en liberté ?

Ou l'illustre Scevole est-il ressuscité ?

FULVIE.

Au moins il est au Camp.

JUNIE.

Dans le Camp de Porfenne ?

Il est donc Prisonnier ?

FULVIE.

Il est libre, & sans peine.

JUNIE.

Tu penses l'avoir vû, tes yeux étoient voilez.

FULVIE.

Madame, je l'ay vû, nous nous sommes parlez.

Mais comme il vous croyoit dans le sein d'un asile,

A l'abry des malheurs qui menacent la ville,

Ayant par mon discours appris votre malheur,

J'ay presque aussi-tôt vû sa mort que sa douleur.

JUNIE.

Mais où l'as-tu trouvé ?

FULVIE.

Sur un chemin qui mène



20 SCEVOLE,
D'un rivage du Tybre au quartier de Porfenne.

JUNIE.

Et quel est le discours que Scevole a tenu ?

FULVIE.

Ayant sçû le malheur qui vous est venu :
Dieux , s'est-il écrié , dont j'attens un miracle ,
Devez-vous à ma course opposer cet obstacle ?

JUNIE.

Explique ce discours qui semble le choquer.

FULVIE.

Si je ne l'entens pas , pourrois-je l'expliquer ?
Au reste , il est armé non pas à la Romaine ,
Mais comme sont armez les Soldats de Porfenne.

JUNIE.

Et pourquoy ?

FULVIE.

Sa réponse est contre sa vertu.

Pour nous sauver , Fulvie , a-t'il dit.

JUNIE.

Quedis-tu ?

FULVIE.

Ce que je ne croy pas.

JUNIE.

Pour se sauver , Fulvie !

Pour dérober à Rome & son sang & sa vie !
Ote , ôte-moy du cœur ces sentimens douteux ,
Achève , ou ne dis-rien , si le reste est honteux.

FULVIE.

Quelques gens apperçûs sur le même passage
Nous ont ôté le temps de parler davantage.
Nous nous sommes quittez tous deux pleins de soucy ,
Mais son chemin , je croy , s'adresse par icy.

JUNIE.

Pour se sauver , dis-tu ? Tu n'as point vû Scevole ,
Son courage dément cette lâche parole.

Scevole se seroit déguisé lâchement ?

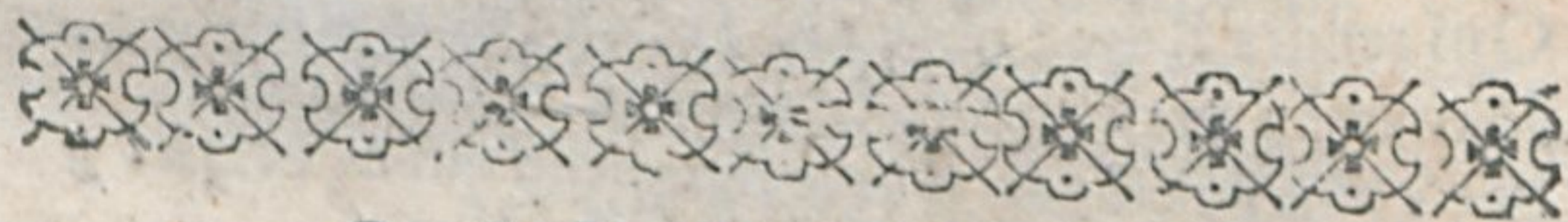
Il se voudroit devoir à ce déguisement ?

Il se voudroit cacher , luy que l'honneur éclaire ,

TRAGÉDIE.

21

A l'ombre du bouclier de son propre adverfaire ?
 Tu n'as vû qu'un Démon de sa forme vêtu ,
 Qui tâche après sa mort d'étouffer sa vertu.
 O vertu de Scevole , aux Romains si connue !
 Viens , comme un beau Soleil , dissiper cette nuë ;
 Reviens , reviens , Seevole ; ou si quelque Démon
 Te fait servir toy-même à diffamer ton nom ,
 Rentre dans le cercueil où je viens de te croire.
 Il vaut mieux te pleurer , que de pleurer ta gloire :
 Aussi-bien es-tu mort & pour Rome & pour moy ,
 Si quelque lâcheté te fait vivre pour toy ;
 Aussi-bien desormais . . .



SCÈNE III.

FULVIE, JUNIE, SCEVOLE.

FULVIE.

Mais le voicy , Madame.

JUNIE.

Vous trompez-vous , mes yeux , vous trompez-vous ,
 mon ame ?

SCEVOLE.

Est-ce vous que je vois ?

JUNIE.

Mais plutôt , est-ce toy ,
 Ou quelque illusion qui se presente à moy ?
 Je te connois point sous ces honteuses armes ,
 Qui loin de m'assurer , me donnent des allarmes.

SCEVOLE.

O Dieux qui m'inspirez un si puissant effort ,
 Falloit-il m'opposer un obstacle si fort ?

JUNIE.

Crains-tu que je t'arrête ?

SCEVOLE,
SCEVOLE.

Ouy, je crains ta presence.

JUNIE.

Dieux! vient-il confirmer une indigne croyance?

SCEVOLE.

Que dites vous, Junie; & sur quels fondemens
Pourriez-vous appuyer d'indignes sentimens?

JUNIE.

Que direz-vous, Scevole, & quelle noble excuse
Pourra justifier ces armes que j'accuse?

SCEVOLE.

Une illustre action, qui merite un Autel,
Qui rendra Rome libre, & Scevole immortel.
Je marche maintenant sur les pas de ton Pere,
Son courage est par-tout le flambeau qui m'éclaire;
Mais sa fille est icy comme l'empêchement,
Qui semble retarder un grand événement.

JUNIE.

Moy, moy, l'empêchement d'une noble aventure?
Tu me blesses, Scevole, & me fais une injure.
Vas-tu dans le peril? j'y conduiray tes pas.
Vas-tu faire un grand coup? je pousseray ton bras.
Mais enfin, m'aimes-tu? veux-tu le faire croire;
Fais-moy part d'un danger qui conduit à la gloire.

SCEVOLE.

Helas! je tente un coup qui me signalera;
Mais peut-être ton sang, ton sang le payera.

JUNIE.

Hé bien, me plaindrois-tu de payer de ma vie
Un acte digne ensemble & de gloire & d'envie?
Quoy? le sang d'une fille est, à ton jugement,
D'une illustre action un trop beau payement?
Si de ce sentiment ton esprit est capable,
Tu ne sçais pas le prix d'un acte mémorable.
Parle donc.

SCEVOLE.

Mais, Fulvie, allez voir si ces lieux
Non point, pour nous surprendre, ou d'oreilles ou
d'yeux.

T R A G E D I E.

23

J U N I E.

Allez : mais cependant ne crains point de surprise,
On respecte ce lieu comme un lieu de franchise,
Il n'est point d'yeux au Camp qui veillent dessus moy,
Je suis libre en prison, & ma garde est ma foy,
C'est l'adoucissement qui se trouve en ma peine,
Et c'est une faveur que je dois à Porfenne.

S C E V O L E.

A Porfenne ?

J U N I E.

A ce Roy l'honneur des Souverains,
Qui mérite en un mot d'être amy des Romains.
Quoy ? Scevole s'étonne ? & trouve-t'il étrange
Qu'un louable Ennemy reçoive une louange ?

S C E V O L E.

Si tu peux le louer ainsi que ton appuy,
Souffriras-tu le bras qui s'arme contre luy ?
Je viens enfin creuser le tombeau de Porfenne,
Comme le fondement de la grandeur Romaine ;
Juge si ce grand coup doit te mettre en danger.

J U N I E.

Il m'étonne, Scevole, & tu dois le juger ;
Non pas que j'appréhende une mort effroyable,
Si celle de Porfenne à Rome est profitable.
Mais je veux que ton bras acheve tes desseins,
Crois-tu que cette mort soit utile aux Romains ?
Et ne juges-tu pas qu'au lieu de les deffendre,
Mille vengeurs d'un Roy renâîtront de sa cendre ?

S C E V O L E.

S'il renâit de son sang mille monstres fameux,
Rome reproduira mille Hercules contre eux.

J U N I E.

Rome est-elle reduite à ce malheur extrême,
Qu'il luy faille tenter un remede de même ?

S C E V O L E.

Il faut ou que demain soit la fin de ses jours,
Ou bien qu'elle reçoive aujourd'huy du secours.
Tarquin ne combat plus pour une Ville entiere,

Il combat seulement pour un grand cimetiére ;
 Tant le destin de Rome est triste & malheureux.
 La famine y produit tout ce qu'elle a d'affreux,
 Il n'est rien de funeste en toute la Nature,
 Que la nécessité n'y change en nourriture :
 Bief, le peuple de Rome employe à se nourrir,
 Tout ce qui peut aider à le faire mourir.
 Aussi voit-on par-tout des images tragiques
 Et de malheurs publics & de maux domestiques.
 Là, le fils chancelant de foiblesse & d'ennuy,
 Mettant son Pere en terre y tombe avecque luy ;
 Icy, l'enfant se meurt d'une mort triste & lente,
 Sur le sein épuisé de sa mere mourante ;
 Et la mere qui voit ce spectacle inhumain,
 Se meurt en même temps de douleur & de faim.
 Enfin on voit par-tout la mort, ou son image ;
 Chacun la porte au cœur, ou dessus son visage ;
 Et telle est ta patrie en cette extrémité,
 Qu'elle semble un séjour de spectres habité.
 Mais cette extrémité féconde en tant de peine,
 Est encore au dessous de la vertu Romaine ;
 Même le peuple souffre avecque fermeté ;
 Il veut le monument, ou bien la liberté,
 Chacun sollicité d'une noble colere,
 Semble avoir hérité des vertus de ton Pere,
 Et veut montrer que Rome, au deffaut d'autres biens ;
 N'a pas moins de Heros qu'elle a de Citoyens.
 On a vû des Vieillards languissans & debiles,
 Et que l'âge a rendus à la guerre inutiles,
 On les a vûs, poussez d'un vif ressentiment,
 Aux plus jeunes guerriers s'offrir pour aliment :
 Comme s'ils esperoient, changez en leur substance ;
 Estre encore de Rome & l'ame & la deffence.

JUNIE.

O grands cœurs! Mais hélas! sans espoir d'aucun bien,
 Tu te mets en danger, & tu n'avances rien.

SCEVOLE,

TRAGEDIE.

25

SCEVOLE.

Mais nous en tirerons tous deux de l'avantage,
Moy de mourir pour Rome en homme de courage,
Et toy, de ne voir plus un Amant obstiné,
Que cent fois à la mort tes yeux ont condamné.
Si je n'ay pû gagner ton amour pour suivie
Par les plus beaux travaux qui signalent ma vie,
Laisse-moy, comme en proye à des maux inouïs,
Meriter par ma mort l'amour de mon pays.

JUNIE.

Helas !

SCEVOLE.

Plains-tu Porfenne ?

JUNIE.

Ah Scevole ! ah Junie !

L'as-tu donc retrouvé, s'il va perdre la vie ?

SCEVOLE.

Quoy ? la fille de Brute oubliera sa vertu ?
Et pour notre adversaire elle aura combattu ?
Si Porfenne autrefois témoigna que son ame
Brûloit en la fureur d'une amoureuse flâme,
Réponds à mes soupçons, croiray-je qu'aujourd'hui

Pour garder son amour, tu me combats pour luy ?
Veux-tu donc l'épargner pour gagner la Couronne ?
Par qui sa passion marchande ta personne,
Et que ton cœur illustre en ses nobles rigueurs,
Rejeta cumme un bien qui corrompt les grands

cœurs ?
Depuis quand préférer un vain titre de Reine,
Aux titres adorez de libre & de Romaine ?
Un ennemy régnaut aura donc des appas,
Que Rome, que les tiens, que ton pays n'a pas ?

JUNIE.

Enfin par ce discours justement offensée,
Je croirois que l'ardeur dont ton ame est poussée ;
Et que ce grand dessein pour toy si dangereux,
Sort d'un esprit jaloux plutôt que genereux.

B

Mais s'il a du succès, n'importe à la patrie ;
Qu'il soit de ton courage ou bien de ta furie.

S C E V O L E .

Ouy, je t'aime, il est vray ; mais ne présume pas
Qu'un caprice d'amour conduise icy mes pas.
Sçache donc que voyant la Ville menacée,
Et dedans & dehors également pressée,
Je conçus dans mon cœur pour Rome inquieté,
Le dessein de ma mort ou de sa liberté.
Mais afin d'empêcher que la haine ou l'envie
N'obscurcît de ses traits la splendeur de ma vie,
Je vais droit au Senat, que je trouve assemblé
Pour soulager les maux dont le peuple est troublé ;
Je demande à parler, je dis mon entreprise,
On l'écoute, elle plaît, le Senat l'autorise ;
Et pour trouver moyen sur l'heure & sur le champ ;
Et de sortir de Rome, & d'entrer dans ce Camp ;
On résout la sortie où le fameux Horace
Vient d'effacer l'éclat des Heros de sa race.
Ainsi favorisé de ce déguisement,
Parmy les ennemis j'ay passé seurement,
Et j'emprunte leur forme, afin d'aller sans peine ;
Et sans être connu, jusqu'au cœur de Porfenne.
Est-ce donc à ton gré marcher en furieux,
Que de suivre la loy d'un Senat glorieux ?
Si tu veux condamner cette grande entreprise,
Ne condamnes-tu pas Rome qui l'autorise ?

J U N I E .

Mais enfin réponds-moy, quel est icy ton but ?

S C E V O L E .

Je cherche des Romains la gloire & le salut.

J U N I E .

Si l'on peut obtenir un si grand avantage,
Sans que notre bonheur cause un si grand carnage ;
Le Senat auroit-il tant d'inhumanité,
Qu'un laurier luy déplût s'il n'est ensanglanté ?
Et toy-même, Scevole, es-tu si sanguinaire,
Que tu veuilles sans fruit le sang d'un adversaire ?

TRAGEDIE.

27

SCEVOLE.

Non, Junie; & mon sang couleroit par mes mains,
Si mon sang suffisoit pour sauver les Romains.

JUNIE.

Laisse donc devant toy combattre ma parole,
Contre un Roy si puissant, pour Rome, pour Sce-
vole.

Tu merites du moins, pour un dessein si grand,
Qu'on tâche à te sauver du peril qui t'attend;
Et le bon traitement que je dois à Porfenne,
Veut qu'au moins d'un moment je recule sa peine.
Lorsque j'auray tâché de détourner sa mort,
Au moins, pour m'acquiter, j'auray fait un effort.
Bref, si de mes conseils ce Prince ne profite,
Il ne tiendra qu'à luy que je n'aye été quitte;
Et ton bras que conduit la gloire & le hazard,
N'en aura triomphé que d'un moment plus tard.

SCEVOLE.

Te laisses-tu charmer par de vaines caresses?
Redoute un ennemy qui te fait des largesses.
Ce qu'on doit au pays, nous acquite de tout,
Et Rome tombera si Porfenne est debout.

JUNIE.

Mais je la soutiendray peut-être par luy-même.
Si ce Prince m'aima, s'il témoigne qu'il m'aime,
Pourquoy pour le pays ne souffriray-je pas
Cet amour qu'il reçut de mes foibles appas?
Si j'ay quelques attraits; reponds-moy, je te prie,
Peuvent-ils mieux servir qu'à servir la Patrie?
Differe donc l'effet qu'on attend de tes coups,
Ou je te croy barbare, ou je te croy jaloux,
Ou je prens ta vertu pour une frenesie
Qu'inspire à ton esprit la seule jalousie.

SCEVOLE.

Quoy? tu veux retarder ma gloire?

JUNIE.

Je le veux.

Bij

SCEVOLE;
SCEVOLE.

Que ce mot est puissant sur un cœur amoureux !
Hé bien , pour t'obeir j'exposeray ma gloire ;
Mais quoy , que feras-tu ?

JUNIE.

J'obtiendray la victoire.

FULVIE.

On vient , retirez-vous.

JUNIE.

Va , détourne tes pas.

Je tâche à le sauver , Dieux ! n'y résistez pas.



SCENE IV.

PORSENNE, TARQUIN, Suite!

TARQUIN.

Quoy ? vous vous étonnez ?

PORSENNE.

Ouy , certes , je m'étonne

Des présages affreux que la victime donne.

On ne perd pas les noms de grand , de glorieux ,
Pour prendre l'épouvante aux menaces des Dieux.

TARQUIN.

Quoy ? vous vous étonnez ? Cette ame grande &
forte ,

Craint un présage vain , craint une bête morte ?

PORSENNE.

Quoy ? vous ne craignez pas ? & toutefois c'est vous
Que menacent du Ciel la haine & le courroux.
Jamais un sacrifice effroyable & funeste
Ne représenta mieux la colere celeste ;
Et malgré ces avis qui vous viennent d'enhaut ,
Vous voulez sans raison hazarder trois assauts.

T A R Q U I N.

Que les Dieux à leur gré gouvernent le tonnerre,
 Et qu'ils laissent aux Rois à gouverner la terre.
 La vaillance, la force, un esprit genereux
 Change un triste présage en un présage heureux.
 Donc, vous vous figurez qu'une bête assommée
 Tienne notre fortune en son ventre enfermée;
 Et que des animaux les sales intestins
 Soient un Temple adorable où parlent les Destins ?
 Ces superstitions, & tout ce grand mystere,
 Sont propres seulement à tromper le vulgaire;
 C'est par-là qu'on le pousse, ou qu'on retient ses pas,
 Selon qu'il est utile au bien des Potentats.
 Mais les Rois méprisant ces pleurs & ces bassesses,
 Doivent être au-dessus de toutes ces foiblesses.
 Ils ont des bons succès les presages en eux,
 Selon qu'ils sont puissans, ou qu'ils sont courageux.

P O R S E N N E.

Ah, Tarquin! ce discours fait aux Dieux un outrage,
 Et des maux que je crains c'est un second présage.

T A R Q U I N.

Si ces Dieux que l'on craint, aident des révoltez,
 Sont-ils nos protecteurs, & des Divinitez ?
 Quand leurs présages vains favorisent les crimes,
 Quand ils jettent à bas des Trônes legitimes,
 Ces Idoles, ces Dieux, ces abus des mortels,
 Ne nous montrent-ils pas à rompre leurs Autels ?

P O R S E N N E.

C'est trop, c'est trop, Tarquin.

T A R Q U I N.

Si c'étoit trop, Porfenne,
 Peut-être que déjà j'en souffrirois la peine.

P O R S E N N E.

Et peut-être aujourd'huy que vos calamitez
 Montrent à l'univers que vous la ressentez.

T A R Q U I N.

Vous êtes trop pieux pour un Roy magnanime.

S C E V O L E ,
P O R S E N N E .

Et vous l'êtes trop peu pour un Roy qu'on opprime.
T A R Q U I N .

Quoy qu'ordonnent ces Dieux, le Destin, ou le Sort,
Il est temps de trouver ou le Trône ou la mort.
C'est trop sacrifier pour gagner des conquêtes,
Il faut du sang humain, & non celui des bêtes.
Enfin, de tous ces Dieux que se font les mortels,
A la victoire seule un Roy doit des Autels.
Mais pour favoriser nos sueurs & nos peines,
Elle exige de nous des victimes humaines;
Et l'Autel qu'elle veut des Princes fortunez,
C'est un champ de bataille, & des murs ruinez.
Allons donc noblement achever un ouvrage
Dont la fin ne dépend que d'un peu de courage.

P O R S E N N E .

J'attens l'occasion qui doit tout avancer.

T A R Q U I N .

Attendez-vous qu'un Dieu vous la vienne annoncer ?
Hé quoy ? n'est-il pas temps, pour vaincre en assu-
rance,

D'attaquer l'ennemy quand il est sans deffence ?

P O R S E N N E .

Non, non, il n'est pas temps de donner des combats,
Quand les Dieux opposez nous retiennent le bras.

T A R Q U I N .

Quoy donc ? toujours les Dieux ? ces Dieux que l'on
m'oppose,

Sont de belles couleurs qui cachent autre chose.

Junie est dans votre ame, on ne l'en peut chasser,
Et c'est l'unique Dieu que l'on craint d'offenser.

P O R S E N N E .

Je ne m'étonne pas qu'en l'état où nous sommes,
Ayant choqué les Dieux, vous attaquiez les hommes.

T A R Q U I N .

Je ne m'étonne pas qu'un véritable Amant
Immole son honneur à son contentement.
En faveur d'une fille à ses yeux adorable,

TRAGEDIE.

31

Il peut bien delivrer tout un peuple coupable :
Mais je m'étonne enfin qu'un Prince glorieux
Fasse aux dépens d'autruy des dons si précieux.

PORSENNE.

Vous reconnoissez mal nos travaux & nos peines.

TARQUIN.

Je ne dois rien encore à des faveurs si vaines.

PORSENNE.

Et par ce sentiment vous nous faites bien voir
Que votre cœur trop grand ne veut rien nous devoir.
Certes, vous faites bien ; quoy que l'on se propose,
C'est une honte aux Rois, de devoir quelque chose ;
Et pour vous l'épargner, Seigneur, nous voulons bien
Vous laisser en état de ne nous devoir rien.

TARQUIN *seul.*

Confesse donc ainsi, que Rome te surmonte.
Si j'en souffre la perte, emportes-en la honte ;
Et malgré ce lien qui doit unir les Rois
Quand la rebellion veut usurper leurs droits,
Fais cette injure extrême à la grandeur Royale,
Que de favoriser un coup qui la ravalé.
Si je perds un Etat, c'est perdre plus que moy
Que de se déclarer indigne d'être Roy.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARONS, MARCILE.

ARONS.



Ouy, Marcile, il est vray, j'aime cette colere

Qui doit priver Tarquin du secours de mon Pere.

Les Romains sont pour moy des peuples précieux ;

Scevole vif ou mort, me fait craindre pour eux ;
Scevole vif ou mort, & que mon ame embrasse
Pour mes jours conservez me demande leur grace,
Et veut que pour payer ce qu'il a fait pour moy,
Je donne à son pays le bien que je luy doy.

MARCILE.

Quoy ? pour un homme seul épargner une Ville,
De la rebellion le refuge & l'asile !

Certes c'est un grand prix.

ARONS.

Le bienfait est plus grand.

Me conseillerois-tu ce que l'honneur deffend ?
Voudrois-tu secourir un Prince sacrilege,
Qui se rend le Tyran d'un Roy qui le protège ?

MARCILE.

Non, Seigneur, mais il faut

Voila le Roy qui fort.



SCENE II.

PORSENNE, ARONS, MARCILE.

PORSENNE.

J'Amais Roy montra-t'il un plus lâche transport ?
 Voyez s'il veut perir, & causer son naufrage ?
 Nous luy rendons sa gloire, & l'ingrat nous outrage.
 Le superbe est chassé de ses propres Etats,
 Il vient me demander le secours de mon bras ;
 Et l'on diroit, à voir l'orgueil qui l'environne,
 Que c'est moy qui demande, & que c'est luy qui donne.

ARONS.

Hé Sire, abandonnez ce Prince injurieux,
 Qui nous traite en vassaux, & vous brave à vos yeux.
 Prenez l'occasion maintenant favorable,
 D'ôter à votre Etat un voisin formidable.
 Qu'on ne me dise point, qu'il est de votre honneur
 De relever encor son Trône, & son bonheur ;
 Vous avez assez fait pour votre propre gloire,
 D'avoir pû dans ses mains enchaîner la victoire ;
 Vous avez assez fait, de montrer aux Romains,
 Que leurs murs tomberoient si vous leviez les mains.
 Quelle loy maintenant, quel honneur vous engage
 A rétablir un Roy qui vous fait un outrage ?
 Et quel illustre excès de générosité
 Peut inspirer l'oubly de cette indignité ?
 Un Roy peut oublier, sans offenser sa gloire,
 D'un sujet criminel la faute la plus noire :
 Mais lors que par les Rois les Rois sont outragés ;
 Ils doivent tout tenter afin d'être vangez,

B v

Ou si de leurs pareils ils souffrent quelque offence ;
 Ils se font soupçonner de crainte & d'impuissance ;
 Et plus que le malheur de cent tristes exploits ,
 L'impuissance & la peur deshonnorent les Rois.
 Montrez donc que sans vous la Fortune ennemie
 Pour l'injuste Tarquin n'a que de l'infamie.
 Qu'il tombe , qu'il périsse avec tous ses desseins ;
 Pour vous vanger de luy , délivrez les Romains ,
 Et que Rome aujourd'huy vous doive la franchise
 Que de sa vertu seule elle s'étoit promise.
 Si es maux de Tarquin , si les impietez ,
 Chassent de son party tous les Dieux irritez ,
 Son orgueil criminel , & digne du tonnerre ,
 En doit aussi chasser tous les Rois de la terre.

M A R C I L E .

Certes , ce sentiment est noble & genereux ;
 Mais l'effet , ce me semble , en paroît dangereux.
 Si vous épargnez Rome , & que votre indulgence
 Veuille en sa liberté borner votre vengeance ,
 Par cent & cent chemins , Tarquin ne peut-il pas ,
 Avec Rome d'accord , rentrer dans ses Etats ?
 Et pensez-vous qu'alors sa force ou sa furie ,
 Par vous-même allumée , épargne l'Hettrurie ?
 Sire , pardonnez-moy ; l'on sçait mal se venger ,
 Quand après la vengeance on demeure en danger.
 Rome n'attend plus rien des forces de la terre ,
 Chaque coup qu'on luy donne est un coup de tonnerre ;
 Et dans ce triste état , il faut que les Romains
 Ou nous tendent la gorge , ou nous tendent les mains.
 Mais après leurs efforts , après leur résistance
 Qui passe les effets de l'humaine vaillance ,
 Peut-on quitter les murs qui nous separent d'eux ;
 Qu'on ne semble lever un siège si fameux ?
 Se retirer ainsi , c'est ceder la victoire ,
 Et moins abandonner Tarquin que votre gloire.
 Sire , il faut se venger , mais par de plus grands
 coups ;

TR Â G E D I E. 35

Vous devez prendre Rome , & la prendre pour vous.
Il faut la retenir , & tout ce qu'elle enferme ,
Comme un gage assuré des frais de cette guerre ,
La flater cependant des douceurs de la paix ,
Et gagner le Romain à force de bienfaits.
Il deteste Tarquin , il nous le fait paroître ,
Et croira s'en venger s'il peut changer de Maître.
Mais pour mieux vous gagner & Rome & les Ro-
mains ,

Vous aimâtes Junie , achevez vos desseins ;
Que l'illustre lien d'un pompeux hymenée ,
Attache une Romaine à votre destinée.

A R O N S .

Ce conseil est étrange & peu juste.

M A R C I L E .

Je croy

Qu'il est juste , Seigneur , s'il est utile au Roy.

A R O N S .

L'utilité d'un Roy sera donc sa justice ?

M A R C I L E .

Ouy, son bien est la loy qu'il faut qu'il accomplisse ;
Et quand on ôte un Sceptre à qui n'a scû regner ,
Il appartient à ceux qui le scavent gagner.

P O R S E N N E .

Certes je hay Tarquin avec sa tyrannie ,
Et de vos deux conseils Mais que nous veut
Junie ?





SCENE III.

JUNIE, PORSENNE, ARONS.

JUNIE.

Roy couronné deux fois, une fois par ton sang,
L'autre par ta vertu qui vaut mieux que ton
rang;

Ta générosité me donne icy l'audace
De venir demander une seconde grace.

PORSENNE.

Demande librement tout ce que tu voudras;
Demande aussi nos cœurs, & tu les obtiendras.

JUNIE.

Je ne demande rien qui ne soit pour ta gloire,
Et qui ne te signale autant qu'une victoire,
Tu veux vaincre, Porsenne; & suivant tes desseins,
Je te viens demander la perte des Romains;
Je viens te demander leur honte & leur supplice,
Si leur party n'est pas celui de la justice.
Regarde donc icy d'un œil plus curieux,
Pour qui s'arme aujourd'huy ton bras officieux.
Si c'est pour le secours d'un Prince légitime,
Les Romains ont failli, que ton bras les opprime;
Mais si pour un Tyran tu desoles nos champs,
Voy s'il est glorieux d'assister les Tyrans.
Veux-tu voir si Tarquin aima la tyrannie?
Fais-moy taire, Seigneur, & fais parler sa vie;
Tu verras qu'un grand Roy, par ses coups massacré,
Du Trône qu'il usurpe est le premier degré;
Et qu'avec les raisons qu'il eut de le deffendre,
Il assassine un Roy qui l'avoit fait son gendre.
Là pour monter plutôt sur un Trône charmant,

Mais du sang de son pere encore tout fumant ,
Tu verras de Tarquin la femme sanguinaire
Faire passer son char sur le corps de son pere ,
Bien qu'à ce triste aspect ses chevaux pleins d'effroy
Semblassent respecter le cadavre d'un Roy.
Encore si d'un Regne acquis par violence ,
La suite eût excusé la tragique naissance ;
Mais toujours sur un thrône injuste & profané ,
Le crime avec Tarquin demeura couronné.
S'il a donc par le crime une couronne acquise ,
S'il en usa plus mal qu'il ne l'avoit conquise ,
Quand Rome l'a chassé , quand Rome l'a banny ,
N'est-ce pas un Tyran que sa haine a puni ?
Ainsi Rome a donné de glorieuses marques
De ce juste respect qu'elle a pour les Monarques ,
Peut-elle mieux montrer qu'elle honore les Rois ,
Qu'en punissant celuy qui dérobe leurs droits ,
Et dont l'ame de sang injuste & déloyale ,
Soüille avec tant d'horreur la Majesté Royale ?
Cette ville invincible en vient de mériter
Que les forces du Ciel la vinssent assister.
Jette l'œil sur Horace , & sur son aventure ;
A-t'elle quelques traits qui soient de la Nature ?
Avoir seul combattu mille & mille soldats ,
Avoir seul arrêté leur fureur & leurs pas ,
Avoir seul , tout couvert de splendeur & de gloire ;
Aux forces de deux Rois derobé la victoire ,
C'est sans doute un effet que l'homme audacieux
Ne peut s'attribuer sans le ravir aux Dieux ;
C'est sans doute un effet qui doit assez t'instruire
Que tous les Dieux en luy soütiennent notre Empire.
Cependant , ô prodige ! un Roy si glorieux
Combat pour un Tyran , contre Rome , & les Dieux.
Il cherche pour le crime une infame victoire ,
Et met tout l'Univers en doute de sa gloire.
Cherche, cherche des noms & plus beaux & plus grands ,
Que de restaurateur du crime des Tyrans.
Pour moy , qui te souhaite une palme honorable ,

38
S C E V O L E ;
Pour moy que tes bontez rendent ta redevable ;
J'ay crû , pour m'acquiter , te devoir ce discours ;
Qui doit sauver ta gloire , & peut-être tes jours.

P O R S E N N E .

Si j'ay de quelque grace honoré ton mérite ,
Le bien que tu me veux me paye & te rend quitte :
Mais enfin il est temps que nous te fassions voir
Combien dessus nos cœurs tes yeux ont de pouvoir.
Rome , Rome est trop peu ; ton destin nous demande
Avec plus de justice une gloire plus grande.

J U N I E .

A ce rare bienfait , Seigneur , n'ajoute rien ,
Il suffit pour ta gloire , il suffit pour mon bien.

P O R S E N N E .

Rome est trop peu pour toy , noble & chere adver-
faire.

J U N I E .

Si mon pays est peu , quel don peux-tu me faire ?

P O R S E N N E .

Des dons dignes de toy , des dons si précieux ,
Que le Ciel n'en fait point qui soient plus glorieux.
Nous voulons sur ta tête arracher la Couronne ,
Nous voulons te donner le pouvoir qu'elle donne ,
Et te faire avoüer par des biens inouïs ,
Qu'où l'on trouve le Sceptre on trouve son pays.

J U N I E .

Quoy ? tu veux me donner un Empire & ses charmes ,
Et tu refuseras mon pays à mes larmes ?

P O R S E N N E .

Certes , j'en suis fâché , je ne puis te flater ,
Mon honneur le demande , il faut le contenter.
Mets donc en oubly Rome.

J U N I E .

Oublier ma Patrie !

Est-ce un Roy qui me parle , ou Tarquin en furie ?
Car ce sont les Tyrans , & non pas les vrais Rois ,
Qui prescrivent aux cœurs de si cruelles loix.
Oublier mon pays ! je ne puis me contraindre ,

TRAGÉDIE.

39

Seigneur, que dites-vous ?

PORSENNE.

De quoy peux-tu te plaindre ;
Si je donne à ton sort aujourd'huy languissant,
Pour des murs ruinez, un Trône florissant ?

JUNIE.

Peut-être que ce Trône est plus près de sa chute ;
Que ces murs ruinez que ton bras luy dispute.
Peut-être que le Ciel qui borne ton pouvoir,
Luy conserve un appuy qui va te faire cheoir.

PORSENNE.

Puis que notre grandeur doit être ton partage,
Fais icy des souhaits plus à notre avantage.
Ton sort m'est précieux, & peut-être qu'un jour,
Entre tes plus grands biens tu mettras mon amour.

JUNIE.

Ton amour !

PORSENNE.

Je sçay bien que mon âge t'offence :
Mais regarde ce Prince orné de ma puissance,
C'est mon fils, c'est enfin l'esclave Couronné
Que tes yeux gagneront, s'ils ne l'ont pas gagné.

JUNIE.

Mais tourne un peu les yeux, vois Rome, & luy de-
mande

Ce qu'il faut que je fasse, & ce qu'elle commande.
A quelque grand hymen qu'on m'aille assujettir,
Porsenne, c'est ma mere, elle y doit consentir.
Parle-donc, répons-nous, ô Rome combattuë ;
Dois-je joindre ma main à la main qui te tuë ?
Quoy ? tu voudras dans Rome établir les Enfers ?
Quoy ? tu la couvriras & de sang & de fers ?
Sont-ce là les appas dont le sage Porsenne
Croit attirer à soy le cœur d'une Romaine ?
Aimerois-tu ton fils, s'il aimoit le vainqueur
Dont la sanglante main te perceroit le cœur ?
Et voyant ma Patrie à mes yeux combattuë,

Dois- je joindre ma main à la main qui la tuë ?
Non, non, Seigneur.

PORSENNE.

Adieu, tu m'écouteras mieux,
Quand nos justes desseins paroîtront à tes yeux.
Mais, Marcile, est-on prêt pour faire la revûë ?

MARCILE.

Ouy, Sire, & tous vos Chefs ont cette loy reçûë.

PORSENNE.

Allons donc ; cependant, ma fille, songe à toy,
Considere les biens que te présente un Roy.
Lors que pour sa patrie on manque de puissance,
On peut songer sans crime à sa propre deffence.

JUNIE *seule.*

Alors il faut perir, mais dans le même temps
Il faut sous sa ruine accabler ses Tyrans.
O Scevole ! ô Patrie ! ô mourantes merveilles !
Comme j'ay pour vous deux des tendresses pareilles ;
A tous deux équitable, hélas ! j'ay fait des vœux,
Et même des efforts, pour vous sauver tous deux.
Mais soit que le Destin s'offre icy pour obstacle,
Soit que pour sauver Rome il réserve un miracle,
Hélas ! de deux objets que j'aime également,
Dont l'un est ma Patrie, & l'autre est mon Amant,
Il faut exposer l'un, & n'être pas certaine
Que la perte & sa mort tire l'autre de peine.



SCENE IV.

SCEVOLE, JUNIE.

SCEVOLE.

H. E' bien, qu'avez vous fait ?

TRAGEDIE.
JUNIE.

47

Je t'ay mis en état
D'obéir justement aux ordres du Senat ;
Et par quelques grands coups que ta fureur éclate ,
Je me suis mise au point de n'être plus ingrate.
J'ay tâché de sauver ce déplorable Roy ,
Pour payer noblement le bien que je luy doy .
Mais enfin je suis quitte avecque sa puissance ,
Pnis qu'il a refusé notre reconnoissance ;
Et bien qu'il ait un cœur grand , genereux , & fort ,
Puis qu'il ayde un Tyran , il est digne de mort.
Va donc , va ; mais hélas !

SCEVOLE.

Quoy ? la fille de Brute ,
Entre Rome & Porfenne est encore en dispute ?
Elle craint . . .

JUNIE.

Ouy , je crains : mais hélas ! c'est pour toy ;
Le danger qui te suit me donne de l'effroy ;
Et ta vertu qui court où le péril l'appelle ,
Mérite pour le moins que l'on craigne pour elle.
S'il n'est point de Romain qui ne te doive un prix
Pour cet acte fameux que ton bras entrepris ,
Hélas ! ne pouvant rien où je suis si contrainte ,
Pour le moins pour ton prix je te donne ma crainte.

SCEVOLE.

Si le danger est grand , & tel que je le croy ,
Excite-moy plutôt que de craindre pour moy ;
Ou si tu veux me faire une ample recompense ;
Dis que d'un peu d'amour ta crainte a pris naissance ;
Je suis hors de danger , je suis déjà vainqueur ,
Si je puis en partant me laisser dans ton cœur.

JUNIE.

Quoy ? lors que ton courage & ta noble furie
Vent briser par tes mains les fers de la Patrie ,
Faut-il nous demander la fin de nos rigueurs ?
Faut il nous demander notre amour & nos cœurs ?
Ne dois-tu pas juger , par des vertus si grandes ,

SCEVOLE ;

Qu'on t'a déjà donné ce que tu nous demandes ?

SCEVOLE.

Quoy, ton amour, Junie ! ô trop charmant discours !

JUNIE.

Bref, tu portes mon cœur au danger où tu cours ;

SCEVOLE.

Vous m'aimez !

JUNIE.

Mais enfin, que cela te convie ;

Non pas à differer de hazarder ta vie,

Mais à me faire voir, par une belle mort,

Que je devois plutôt t'avoir ce transport.

Car enfin, ou vainqueur, ou vaincu de Porcenne ;

Je le dis en pleurant, ta ruine est certaine.

Peux-tu frapper un Roy de sa force assisté ?

Ou peux-tu le manquer avec impunité ?

SCEVOLE.

Aussi, n'appartient-il qu'à la vertu Romaine ;

De courir à la mort & visible & certaine.

Mon trépas sera beau, superbe, & renommé,

Si je peris pour Rome, & si je meurs aimé.

J'avois crû que l'honneur, j'avois crû que la gloire

Pouvoit seule payer ma mort ou ma victoire.

Mais enfin ton amour m'apprend à cette fois,

Que l'amour peut payer les plus nobles exploits.

Soit que pour m'exciter tu feignes cette flâme,

Soit qu'un feu veritable échauffe ta belle ame,

Je vay d'un même pas, & d'un pareil effort,

Chercher dans le peril la victoire ou la mort.

Si tu feins de m'aimer, ô fille incomparable,

Je m'en vais meriter un amour veritable ;

Ou si d'un pur amour ton cœur est enflammé,

Je vais en mériter d'être encor plus aimé.

JUNIE.

Moy, moy, pour t'exciter, feindre icy que je t'aime !

Ouy, Scevole, il est vray, mon amour est extrême ;

Mais lorsque que la Patrie a besoin de ton bras,

TRAGÉDIE.

43

S'il falloit t'exciter, je ne t'aimerois pas ;
 Car enfin la vertu ruine son mérite,
 Et n'est jamais vertu, quand il faut qu'on l'excite.
 Je t'aime, & je te voy, d'un œil presqu'envieux,
 Tenter pour le pays un peril glorieux.
 Ce n'est pas que mon ame à la tristesse ouverte,
 Ne ressente déjà les douleurs de ta perte.
 Déjà mon cœur privé de l'espoir de tout bien,
 Est traversé des traits qui vont percer le tien ;
 Et peu s'en faut, Scevole, en pareille aventure,
 Que contre ta vertu mon amour ne murmure.
 Mais à quelque peril qu'elle t'aïlle jetter,
 Loin de me plaindre d'elle, il la faut imiter.
 Tu t'exposes, Scevole, en illustre, en grand homme,
 Et si je ne puis rien pour le salut de Rome,
 J'y veux contribuer par le consentement
 Que je donne au dessein qui m'enlève un Amant.
 Ainsi pour le pays je feray quelque chose,
 Au moins en consentant que Scevole s'expose.

SCEVOLE.

O d'un cœur genereux digne consentement !
 Sans luy j'eusse à regret exposé ton Amant ;
 Et par luy ta belle ame aura part à la gloire,
 Ou bien de mon trépas, ou bien de ma victoire.
 Quoy ? tu pleures, Junie ?

JUNIE.

Et Rome doit pleurer,
 Quand tu cours à la mort afin de l'en tirer.

SCEVOLE.

Adieu, je crains tes pleurs.

JUNIE.

Quoy que les Dieux t'apprêtent,
 Ma main te poussera si mes larmes t'arrêtent.
 Va, tu ne peux mourir d'un plus noble trépas :
 Mais l'amour peut-il perdre, & ne soupirer pas ?

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

JUNIE, FULVIE.

JUNIE.



ORSENNE est mort, dis-tu ? le sçais-tu bien, Fulvie ?

FULVIE.

Le bruit en est trop grand, il a perdu la vie.

JUNIE.

Sçais-tu si l'on a pris celui qui l'a frappé ?

FULVIE.

Sanglant de ce grand meurtre, on le croit échappé.

JUNIE.

On le croit échappé ! Bons Dieux ! est-il possible ?

FULVIE.

D'où vient qu'à son salut vous êtes si sensible ?

Sçavez-vous de quel bras vient ce coup furieux ?

JUNIE.

Il ne sçauroit venir que d'un bras glorieux ;
Et l'on doit prendre part aux intérêts d'un homme,
Qui d'un tel ennemy vient de delivrer Rome.

FULVIE.

Et cependant on dit que l'infame Tarquin
Contre Porfenne même a poussé l'assassin.

JUNIE.

Sur quoy fonder ce bruit ?

TRAGEDIE.

45

FULVIE.

Ayant crû que Porſenne
Vouloit favorifer la liberté Romaine,
On dit qu'il aima mieux, ce Tyran inhumain,
Faire cheoir ſon appuy, que d'en être incertain.

JUNIE.

Tant mieux, ſ'il a fait cheoir l'appuy qui le ſupporte,
L'ennemy des Romains rend leur cauſe plus forte.
Au moins il a fait voir . . .

FULVIE.

Mais j'entends quelque bruit.

JUNIE.

O Dieux! qu'ay-je appercû? c'eſt Scevole qu'on ſuit.
Il ſe deffend en vain, & le nombre l'accable.



SCENE II.

MARCILE, SCEVOLE.

MARCILE.

TU fuis, tu fuis en vain, parricide exécration.

SCEVOLE.

Non, non, je ne fuis pas, je retourne aux Romains,
Pour leur rendre raiſon de ce qu'ont fait mes mains.

MARCILE.

Tu n'iras pas ſi loin.

SCEVOLE.

C'eſt aſſez pour ma gloire,
Que je pouſſe chez eux le bruit de ma victoire.



SCENE III.

ARONS, MARCILE, SCEVOLE,
JUNIE.

ARONS.

Est-il pris ?

MARCILE.

Le voila , ce butin des Enfers,

SCEVOLE.

Le voila le fleau des Tyrans que tu fers.

ARONS.

O Dieux ! qu'ay-je appercû ? Scevole !

SCEVOLE.

C'est luy-même;

ARONS.

Scevole , à qui je dois plus que le Diadème ,
Dont le bras obligeant a combattu pour moy ,
Dont le bras outrageux s'arme contre mon Roy ;
Liberateur du Fils , mais assassins du Pere ,
Parmy tant de sujets d'amour & de colere ,
Comment t'appelleray-je ?

SCEVOLE.

Amy de volonté ,

Ennemy seulement pour la necessité.

Je t'aime , cher Arons ; & si quelque tempête

Encore à ton malheur penchoit dessus ta tête ,

Tu me verrois encore armé pour ton secours ,

Prodiguer tout mon sang pour conserver tes jours.

Mais si , comme ton Pere , abusant de tes armes ,

A notre liberté tu donnois des allarmes ;

Si tu faisois servir ta puissance & tes droits ,

A remettre un Tyran dans le rôle des Rois ,

TRAGEDIE.

47

Moy-même , transporté d'une noble colere ,
 Je confondrois ton sang dans celui de ton pere.
 J'ay prolongé tes jours , j'en chercherois la fin ,
 Et qui fut ton amy , seroit ton assassin.
 De quelques puissans nœuds dont l'amitié nous lie ,
 L'amitié ne peut vivre avec la tyrannie.
 Enfin si des Tarquins tu te rends le soutien ,
 Un amy des Tyrans ne peut être le mien.
 Que si ton cœur plus juste , abandonne & deteste
 A tous les Potentats un party si funeste ,
 Même quand ta fureur resoudra mon trépas ,
 Je t'aimeray toujours , je ne me plaindray pas ;
 Car enfin il est juste , & comme necessaire ,
 Que tu venges sur moy le meurtre de ton Pere.

ARONS.

L'effet a démenty ce dessein malheureux ,
 Qui te declare injuste , & non pas généreux ;
 Et ton cœur où l'Enfer a sa rage attisée ,
 Est bien plus criminel que ta main abusée.
 Personne vit.

SCEVOLE.

Les Dieux contre luy conjurez ,
 Conduisent mieux les coups qu'ils nous ont inspirez.
 Ton Pere est mort , Arons , & mon bras t'en assure.

ARONS.

Il est vivant , Scevole , & mon œil te le jure ;
 Et quelque coup mortel que ton bras ait poussé ,
 Personne triomphant n'est pas même blessé.

SCEVOLE.

Personne n'est pas mort ?

ARONS.

Loin de ce mal extrême ;
 Il aura le plaisir de se venger luy même.

JUNIE.

Comment as-tu manqué ce coup que j'attendois ?

SCEVOLE.

Pour n'avoir pas connu celui que j'attaquois ,
 Pour n'avoir pas osé me le faire connoître ,

De crainte qu'en parlant je me fisse paroître,
 Et que sur un soupçon je fusse retenu,
 En montrant que le Roy me seroit inconnu.
 J'ay donc frappé celuy qu'une apparence vaine
 M'a fait considerer & prendre pour Porfenne.

A R O N S.

O toy qui vis ma mort, & la scus détourner,
 Puis-je sans être ingrat, puis-je t'abandonner ?
 O toy, qui de mon Pere as attaqué la vie,
 Puis-je te secourir, sans me montrer impie ?

S C E V O L E.

Non, non, je suis plus juste, & je ne voudrois pas
 Par une impieté me sauver du trépas.
 Fais le devoir d'un fils, & dans cette aventure
 Sois sourd à l'amitié pour oïr la nature.
 Prens le party d'un pere; & pour venger ses droits,
 Je t'acquie aujourd'huy de ce que tu me dois.
 Je suis coupable, Arons: mais quoy qu'on délibere,
 Mon crime est seulement d'avoir manqué ton Pere.
 O Rome! ô mon pays, pardonne cette erreur,
 La faute est de mon bras, & non pas de mon cœur;
 La faute est de mon bras, non pas de mon courage,
 Qui peut de cent Tyrans exciter le naufrage;
 Ou plutôt si Porfenne évite le trépas,
 La faute est du hazard, & non pas de mon bras.
 Je confesse pourtant, généreuse Romaine,
 Que ce grand coup manqué doit m'attirer ta haine;
 Puis que quand il s'agit de faire de grands coups,
 Les fautes du hazard sont des crimes pour nous.

J U N I E.

Il suffit que ton bras ait fait voir à Porfenne
 Ce qu'il doit redouter de la vertu Romaine;
 Il a vû ton courage, & le redoutera,
 Quand même sa fureur te persecutera.
 Pour moy, si ta vertu tant de fois témoignée,
 Comme un prix qui t'est dû ne m'avoit pas gagnée,
 Tu me conquêteroïs par ce fameux dessein
 Qui te rend venerable à l'Empire Romain,
 N'ayant

TRAGÉDIE.

49

N'ayant pû te montrer plus grand ny plus aimab
Que par ce haut projet sous qui le sort t'accable.

A R O N S.

Diffimule du moins ce cruel sentiment,
Et demeure innocente, au moins apparemment.

J U N I E.

Apprends à me connoître, & croy que mon estime
Consiste à seconder un si célèbre crime.

J'ay part au grand dessein que Scevole en a fait,
Sçache que je voudrois avoir part à l'effet.

Je te plains toutefois d'être sorti d'un Pere
Dont le meurtre est un coup que la vertu suggere.

A R O N S.

N'augmente point le mal.

M A R C I L E.

Seigneur, permettez-moi,

D'accomplir les desirs & les ordres du Roy.

A R O N S.

Quels ordres?

M A R C I L E.

De mener devant luy le coupable.

A R O N S.

Pere, Amy, que vos droits me rendent miserable!

S C E V O L E.

Adieu, c'est trop payer ce que j'ay fait pour toy,
Que de te partager entre ton Pere & moy.

Et toy, dont le grand cœur veut être mon complice,

Aime, aime ton pays sans briguer mon supplice;

Et si pour toy le Ciel se rendant plus humain,

Te reconduit un jour chez le peuple Romain,

Di-luy que je suis mort, non par l'injuste peine

Que me va préparer la fureur de Porfenne,

Mais par le seul regret pire que cent trépas,

D'avoir pour le pays mal employé mon bras.

Voila, voila mon crime, allons donc au supplice,

J'ay manqué d'aider Rome, il faut qu'on me punisse.

J U N I E.

Au moins, tu mourras digne en ce célèbre jour

C

50 S C E V O L E ,
D'être gendre de Brute , & d'avoir mon Amour,

A R O N S .

Son amour ! qu'ai-je ouï ? Quoy ? mon rival Scevole ?
Demeure un peu , Junie , encore une parole.

J U N I E .

J'en ay trop dit , Arons.

A R O N S .

O sort prodigieux !

O Dieux ! que ferons-nous ?

J U N I E .

Consultes-tu les Dieux ?

Les Dieux te répondront , que pour les satisfaire ,
Un fils doit souhaiter la perte de son pere ,
Plûtôt que de souffrir que pour des maux plus grands,
Il devienne Tyran en servant des Tyrans.
Adieu , fais ton devoir.

A R O N S .

Quoy que je puisse faire ,
Si je fais mon devoir , je me seray contraire.



S C E N E I V .

T A R Q U I N , P O R S E N N E .

T A R Q U I N .

S U R un bruit qui m'outrage , & que quelque Démon
Seme de tous côtez pout noircir mon renom ,
Je viens me presenter moy-même comme ôtage ;
Et pour votre assurance & pour votre avantage.
Quoy ? l'on m'accusera , sans respect de mon rang ;
D'avoir cherché des mains pour verser votre sang ?
Non , non , si contre vous quelque raison m'anime ,
Je scay bien me vanger sans le secours d'un crime ;

TRAGÉDIE.

51

Et lors qu'on a blessé ma gloire ou mes Etats,
 Je sçay faire la guerre, & non des attentats.
 Je viens donc maintenant, ou pour vous satisfaire
 Si je suis convaincu de ce coup sanguinaire,
 Ou pour être par vous moy-même satisfait
 Si l'on m'accuse à tort d'un si lâche forfait.

PORSENNE.

On poursuit maintenant l'auteur de l'entreprise,
 Et nous serons tous deux satisfaits par sa prise.

TARQUIN.

Il ne faut point douter que ce coup inhumain
 Ne soit un attentat du rebelle Romain.
 Il croit qu'ayant aux Rois la couronne ravie;
 L'ouvrage est imparfait s'il n'attente à leur vie.
 Mais comment s'est commis cet horrible forfait?

PORSENNE.

J'ay veu plutôt du sang que le bras qui l'a fait.
 J'écoutois les raisons de quelques gens de guerre,
 Quand j'ay vû luire un fer, & Stace cheoir à terre.

TARQUIN.

Qui vous fait donc juger qu'on s'adressoit à vous?

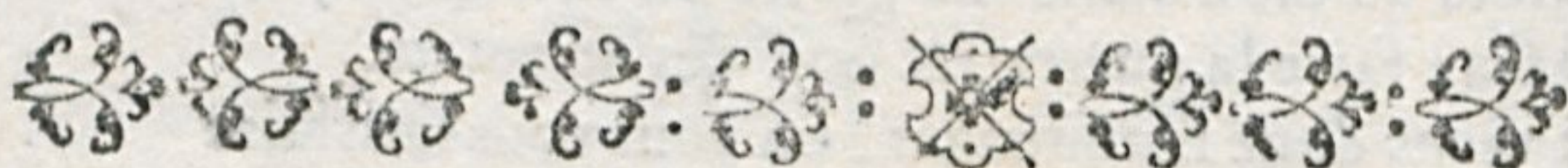
PORSENNE.

Ce qu'a dit l'assassin en luy portant les coups:
 Meurs, Porsenne, a-t-il dit; chacun a pû l'entendre;
 Il frappe, & fuit soudain.

TARQUIN.

Et l'on n'a pû le prendre?





S C E N E V.

PORSENNE, MARCILE,
TARQUIN, SCEVOLE.

PORSENNE.

H E' bien ?

MARCILE.

Sire, il est pris.

PORSENNE.

Qu'on le fasse venir.

Il faut que mon aspect commence à le punir.
Il faut . . . Mais le voicy, plein d'orgueil & d'audace,
Si sa main n'est armée, au moins son front menace;
Et l'on diroit qu'il vienne avec même dessein,
Achever par ses yeux ce que tenta sa main.
Quel es-tu, malheureux ?

SCEVOLE.

Je suis Romain, Porsenne,

Et tu vois sur mon front la liberté Romaine.
J'ay d'un bras que l'honneur a toujours affermy,
Tâché, comme ennemy, de perdre l'ennemy;
Et maintenant qu'un sort plein d'horreur & de blâme,
M'expose à la fureur que j'allume en ton ame,
Je n'ay pas moins de cœur pour souffrir, pour mourir,
Que j'en ay témoigné pour te faire périr.
J'avois conclu ta mort, ordonnes-tu la mienne ?
J'y cours d'un même pas que j'allois à la tienne.
Enfin je suis Romain; & de quelques horreurs
Que te puisses sur moy signaler tes fureurs,
Le propre des Romains en tous lieux invincibles,
C'est de faire & souffrir les choses impossibles.

Fraper, voila mon cœur; mais ne présume pas
 Par mon sang répandu te sauver du trépas.
 D'autres cœurs que le mien forment la même envie,
 D'autres bras que le mien s'arment contre ta vie,
 Et mille transportez d'un courage aussi fort,
 Recherchent comme moy la gloire de ta mort.
 Refous-toy donc, Porfenne, à ce péril extrême,
 De donner chaque instant des combats pour toy-mê-
 me,
 Et d'avoir l'ennemy, tôt ou tard ton vainqueur,
 Toûjours dans ton Palais, & proche de ton cœur.
 La jeunesse Romaine, à la foudre semblable,
 Te declare par moy ce te guerre effroyable,
 Ne forme des desseins que contre ton salut,
 Et de ton cœur sanglant fait la gloire & son but.
 Ne redoute donc plus nos puissantes armées,
 A ta confusion si souvent animées;
 Mais que chaque Romain t'inspire de la peur,
 Puis que chaque Romain ne butte qu'à son cœur.
 Si ma main ne t'a pas la lumiere ravie,
 C'en est pas que les Dieux prennent soin de ta vie,
 C'est qu'ils veulent, ces Dieux qui combattent pour
 nous,
 Que tu sentes la crainte auparavant les coups.

PORSENNE.

Jamais un assassin montra-t-il plus d'audace?
 C'est luy qui doit trembler, & c'est luy qui menace.

SCEVOLE.

C'est à faire aux Tyrans de craindre & de trembler,
 Aux Romains de les vaincre, & de les accabler.

PORSENNE.

Quelle rage, bons Dieux!

SCEVOLE.

Ce n'est point une rage
 Qui pousse contre toy ma main & mon courage,
 Quelque ardeur que m'inspire un coup si glorieux,
 Icy je suis semblable aux ministres des Dieux,
 Qui pour le bien public constans & magnanimes,

C ii j

Sans haine & sans fureur égorgent les victimes.

TARQUIN.

Traître, si ta fureur qui s'attaque à mon rang,
Pour le bien des Romains devoit verser du sang,
N'étoit-ce pas le mien que tu devois répandre,
Puis que c'est mon courroux qui réduit Rome en cen-
dre ?

SCEVOLE.

Penses-tu que ton sang qu'a négligé ma main,
Soit digne d'occuper un courage Romain ?
On t'a laissé la vie après ton injustice,
Afin que sa longueur puisse être ton supplice;
Et l'on n'a pas à Rome ordonné ton trépas,
Parce que dans ses maux Rome ne te craint pas.
Mais si nous conspirons la mort de ce grand homme ;
C'est un signe évident qu'on l'estime dans Rome.
Ouy, Porfenne, mon bras infidelle pour moy,
Veut marquer par ton sang l'état qu'on fait de toy.
On regarde Tarquin sans crainte & sans envie,
Comme un corps sans vigueur, & privé de la vie;
Mais on te considère, avec tes grands efforts,
Comme l'ame qui meut ce detestable corps.
On croit, pour t'honorer, que le fameux Porfenne
Peut retarder d'un jour la liberté Romaine ;
Et c'est trop pour un peuple illustre mille fois,
Et qui pour ses Sujets aura bien-tôt des Rois.

PORSENNE.

Que le Peuple Romain est grand & magnanime ?
Qu'il est avantageux que Rome nous estime,
Puisqu'elle veut juger les Princes couronnez
Dignes d'être aujourd'huy par elle assassinez !
Sont-ce là des effets de cette Ville auguste,
Qui fuit comme la honte une victoire injuste,
Et qui refuseroit la gloire & le bonheur,
S'ils n'étoient pas offerts par les mains de l'honneur ?

SCEVOLE.

Ouy, ce sont des effets de cette Ville auguste,
Qui croit que d'un Tyran la mort est toujours juste :

Mais qui voudroit combattre, ainsi que pour ses droits,
 Pour le juste respect que l'on doit aux vrais Rois.
 Rome leur doit son être, & Rome les revere:
 Comme un enfant bien né doit réverer son pere;
 Toy donc, jadis grand Roy, par nous même loué,
 N'usurpe plus ce nom, tu l'as desavoiié;
 Enfin tu l'as perdu, puis qu'en ce rang suprême,
 Quiconque aide un Tyran est un Tyran luy-même.
 Ne t'étonne donc pas qu'après tes beaux exploits,
 On ne te traite pas comme on traite les Rois;
 Ne t'étonne donc pas que sans vouloir combattre,
 Rome laisse à mon bras la gloire de r'abbatre;
 Chacun également, les petits & les grands,
 Ont un droit naturel de punir les Tyrans;
 Et détruire avec eux celui qui les seconde,
 C'est faire un sacrifice utile à tout le monde.

TARQUIN.

Souffrirez-vous encor que cet audacieux
 Méprise notre force, & nous brave à nos yeux?

PORSENNE.

Au moins, pour t'épargner mille & mille supplices,
 Découvre, scelerat, découvre tes complices.

SCEVOLE.

Ne les demande point, ils ne se cachent pas,
 Ils se vont découvrir par ton proche trépas.

TARQUIN.

Et vous differerez la mort de cet infâme?

SCEVOLE.

Il a trop differé, moy-même je l'en blâme.

PORSENNE.

Qu'on allume des feux, qu'on me l'aille immoler,
 Les gênes le vaincront, & le feront parler.

SCEVOLE.

Ajoutez-y les maux que l'Enfer nous peut faire,
 Quiconque sçait mourir, sçait bien aussi se taire.

Donc à cet inhumain montrez-vous inhumains;
Vous, amenez Junie, elleſçait ſes deſſeins;
Ses diſcours animez d'orgueil & d'inſolence
En donnent trop de jour & trop de connoiſſance.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

A R O N S *seul.*



A I S tu dois la lumière à son bras
 genereux :
 Mais il est ton Rival. Mais faut-il,
 malheureux,
 Que le nom de Rival excite ta colere,
 Plus que les noms affreux d'assassin de ton Pere ?
 Quoy ? je puis excuser ce cœur audacieux,
 Qui vient de s'attaquer à l'image des Dieux ?
 Quoy ? je puis l'excuser, quand je le considere
 Ainsi que l'ennemi du destin de mon Pere ;
 Et je ne puis le voir sans haine & sans effroi,
 Lorsque comme Rival il se presente à moy ?
 L'outrage est-il plus grand, d'aimer celle que j'aime,
 Que d'avoir attenté contre mon Pere même ?
 Ah ! s'il est aussi grand, dans un cœur genereux,
 Il est aussi sensible à l'esprit amoureux.
 O raison que je blesse ! ô nature offensée !
 Corrige cette erreur de mon ame insensée.
 Laissons cheoir sur un chef coupable mille fois,
 Et la foudre des Dieux & la foudre des Rois.
 Peut-être que le Ciel qui demande sa peine,

C v

L'a rendu mon rival pour exciter ma haine.
 Mais le Ciel voudroit-il que mes soins dépravez
 Armassent contre luy les jours qu'il m'a sauvez ?
 Il m'a conservé l'ame ; & cette ame inhumaine
 Médite tout ensemble , & sa perte & sa peine.
 Meurs plutôt , mon amour , puisque c'est par tes feux
 Que mon libérateur me devient odieux.
 Mais pour vaincre une amour si puissante & si chere,
 Scevole en est-il moins l'assassin de mon Pere ?
 A-t'il moins offensé . . . Mais . . .



S C E N E II.

JUNIE, ARONS.

ARONS.

OU la menez-vous ?
 JUNIE *conduite par les gens de Porfenne.*
 On mène une victime à ton Pere en courroux.

ARONS.

Ne crains point , mon amour te répond de la vie.

JUNIE.

Je n'en suis pas en peine , & j'en ay peu d'envie.
 Tu détruis ma Patrie , & tu me deffendras !

ARONS.

Répons à mon amour , & tu la sauveras.
 Je sçay bien que Scevole occupe ta memoire ,
 Et qu'il fait de ton cœur , & son prix & sa gloire :
 Mais si pour son pays Scevole a de l'amour ,
 S'il veut y voir les biens & la paix de retour ,
 Tu ne dois point douter que comme un grand remede,
 A son propre Rival luy-même il ne te cede.

TRAGEDIE,
JUNIE.

99

Je sçay bien que Scevole est assez genereux
Pour servir son pays aux dépens de ses feux :
Et suivant cette loy qu'il me feroit luy-même,
Sans consulter icy, je quitte ce que j'aime ;
Je renonce en aveugle à mes propres desirs,
Je forceray mon cœur sans jeter de soupirs.
Triompher de l'amour sans effort & sans peine ;
C'est la moindre vertu que Rome nous apprenne.
Je m'immoleray donc à ton ressentiment.

A R O N S.

O discours pleins de charme & de ravissement !

JUNIE.

Mais si le grand Scevole a conservé ta vie,
Quand des traits de la mort elle étoit poursuivie,
Je ne veux point douter que ce service heureux
Ne t'ait charmé le cœur, puis qu'il est genereux,
Et que l'illustre Arons, condamnant ma parole,
Si je me donne à luy, ne me rende à Scevole.

A R O N S.

Ouy, je te cederois à cet amy parfait parfait,
S'il étoit en état de jouir d'un bien fait.

JUNIE.

Veux-tu montrer une ame & genereuse & belle,
Et digne que Scevole ait combattu pour elle ?
Tire du précipice un amy si parfait,
Et te mets en état de jouir d'un bienfait.

A R O N S.

Mais puis-je avec honneur, & pour te satisfaire,
Embrasser le parti de l'assassin d'un Pere ?

JUNIE.

Quoy donc ? avec honneur tu pourras au besoin,
De ton libérateur abandonner le soin ?
Apprens, apprens, Arons, qu'une ame genereuse
Dans les extrêmités est plus ingenieuse,
Et que pour contenter ses illustres transports.
Sur l'impossible même elle fait des efforts.
C'est sans doute un dessein qui n'est pas ordinaire,

C v j

Que de solliciter pour l'assassin d'un Pere.
 Mais par quelle action témoignerois-tu mieux
 Que ton liberateur t'est cher & précieux ?
 Au reste, ne croy pas, que proche du naufrage,
 L'interêt de Scevole à ce discours m'engage.
 Son interêt consiste à mourir glorieux,
 Et sa mort le va mettre au rang des demy-Dieux.
 Puisque tu dois tes jours à sa seule vaillance,
 Si je te sollicite à la reconnoissance,
 C'est pour t'apprendre au moins, par quelque grand
 effet,

A meriter le bien que Scevole t'a fait.

A R O N S.

Ah ! que ne peux-tu voir mon ame à la torture !
 Ce qu'y fait l'amitié, l'amour & la Nature !
 Tu verrois plus de maux, tu verrois plus de fers,
 Qu'on ne peut figurer lorsqu'on peint les Enfers.
 Tu verrois là-dedans, que parmy cet orage,
 Ceux que j'aime le plus me peinent davantage.
 J'ay peine de souffrir que ton objet vainqueur
 Y combatte Scevole, & l'ôte de mon cœur ;
 J'ay peine de souffrir que mon Pere en colere
 Y combatte Scevole, & Scevole mon Pere :
 Je ne puis toutefois ces combats empêcher,
 Et ne sçay quel parti me sera le plus cher.

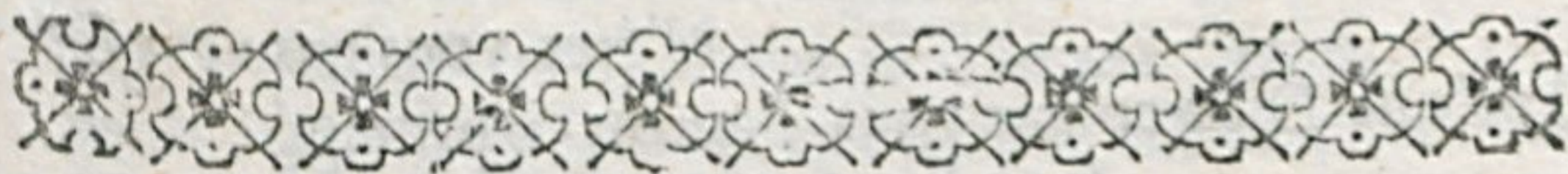
J U N I E.

Prends celuy de l'honneur.

A R O N S.

Mais . . .





SCÈNE III.

ARONS, JUNIE, MARCILE.

ARONS.

Que peut-on, Marcile!
Luy pouvons-nous donner une assistance utile?
Parlerons-nous au Roy?

MARCILE.

Par vos commandemens,
J'ay tâché d'observer ses secrets sentimens;
Mais je n'ay remarqué que fureur & que haine.
Scevole voit déjà l'appareil de sa peine;
Les feux sont allumez, il est prêt de perir,
Et si l'on veut l'aider, il est temps de courir.

ARONS.

Faisons donc un effort.



SCÈNE VI.

PORSENNE, ARONS, JUNIE.

PORSENNE.

O prodige! ô merveille,
Sans le rapport des yeux incroyable à l'oreille!
Ah, mon fils! ah, mon fils!

N'êtes-vous pas vengé?

Quelque Dieu contre vous l'auroit-il protégé?

PORSENNE.

Ouy, mon fils, sa vertu qui brave ma Couronne,
Est le Dieu qui le garde, & le Dieu qui m'étonne.

ARONS.

Vous puis-je demander ce grand événement,
Qui me fait prendre part à votre étonnement?

PORSENNE.

Déjà tout étoit prest, les feux & les supplices,
 Pour forcer ce Romain de montrer ses complices.
 Certes, je ne sçauois t'en tracer le portrait,
 Sans fremir des discours ainsi que de l'effet.
 Parle, parle, luy dis-je, en luy montrant les flammes,
 Dis-nous les compagnons de tes maudites trames;
 Ou ces feux & ces fers que tu vois préparez,
 T'arracheront du cœur les noms des conjurez.
 Il rit à ce discours; & loin de me répondre,
 Lors que par les tourmens je pense le confondre:
 Veux-tu sçavoir, dit-il, combien les hommes forts,
 Au regard de la gloire estiment peu leurs corps?
 Contemple avec effroy le fameux témoignage
 Qu'en va rendre à tes yeux ma main & mon courage.
 Alors, comme voulant se vanger de sa main
 D'avoir manqué le coup qu'il portoit dans mon sein,
 Il porte dans le feu cette main criminelle,
 La flamme l'enveloppe, il resiste contr'elle,
 Bref, il la voit brusler d'un œil plus affermy,
 Que s'il eût vû brusler celle d'un ennemy.
 Chacun tremble & fremit à ce spectacle horrible,
 Et celuy qui pâtit paroist seul insensible.
 Moy-même, que sa mort doit, ce semble, assurer,
 Je suspens ma colere afin de l'admirer.
 Je ne sçay quoy contraint mon ame combattuë,
 D'élever la vertu de celuy qui me tuë;
 Et par un sentiment ou d'horreur ou d'effroy,
 Pour ce noble ennemy plus touché que pour moy,

TRAGÉDIE.

63

Je l'ay fait arracher de ce supplice étrange,
 Qui le rend glorieux plutôt qu'il ne me vange.
 Ainsi, quand on sçaura cette grande action,
 Et comment il souffrit cette punition,
 Sans doute, & je le crois, on dira que Porfenne
 L'arracha de la gloire, & non pas de la peine.

JUNIE.

Juge par ce grand coup, & par ces grands desseins,
 Combien te doit coûter la haine des Romains.

PORSENNE.

Quoy, par-tout de l'audace!

JUNIE.

Et par-tout des exemples
 De grandeur, de vertu, dignes même des temples.

PORSENNE.

Mais dignes des Enfers, & d'un sort plein d'horreurs,
 Si je laissois agir mes trop justes fureurs.
 Certes, par tes discours tu m'as bien fait paroître,
 Que tu n'ignorois pas l'attentat de ce traître,
 Ingrate, & dans l'instant que tes vœux & son bras,
 Cruels également, poursuivoient mon trépas,
 Je voulois noblement reparer tes ruines,
 Et te donner un sceptre à toy qui m'assassines.

JUNIE.

Ouy, tu m'as présenté ces biens & cet honneur,
 Où l'ambition même établit son bonheur:
 Mais sçache qu'en mon cœur la qualité de Reine
 Est beaucoup au-dessous de celle de Romaine.
 Si tu m'as fait un bien, c'est par la liberté
 Dont tu caches l'horreur de ma captivité.
 Mais de quelques rayons que cette grace éclate:
 Ne t'imagines pas que je t'en sois ingrate.
 J'ay voulu te payer, mais ton aveuglement
 T'en a fait refuser le noble payement;
 Et quiconque refuse une reconnoissance,
 N'en doit plus demander, son refus en dispense.
 Pourquoi, par un discours inspiré par les Cieux,
 T'ay-je représenté les Tarquins odieux?

Pourquoy t'ay-je voulu, favorable ennemie,
 Arracher d'un party fertile en infamie,
 Et qui ne méritant que des maux éternels,
 Fait de ses partisans autant de criminels ?
 Ainsi, pour te payer d'une ombre de franchise
 Dont tu couvres les fers où la guerre m'a mise,
 Je voulois, pour ton prix, te donner un secours
 Qui sauvât tout ensemble & ta gloire & tes jours;
 Car je l'avois appris ce dessein magnanime,
 Qui devoit de nos Dieux te rendre la victime.
 Mais enfin connoissant que tes mauvais destins
 T'attachoient pour te perdre au crime des Tarquins,
 Moy-même secondant leur haine découverte,
 J'ay poussé le grand cœur qui couroit à ta perte,
 Je n'ay plus retenu son bras trop malheureux
 D'avoir manqué de faire un acte généreux;
 Je n'ay plus empêché son illustre colere
 D'exécuter un coup si grand, si salutaire;
 Car j'appelle les coups salutaires & grands,
 Qui poussent aux enfers les amis des Tyrans.

P O R S E N N E .

Ingrate à mes faveurs, tu diras les complices,
 Si ce n'est par douceur, au moins par les supplices.

J U N I E .

Contente tes fureurs & tes ressentimens,
 Ma vertu veut paroître, invente des tourmens.
 Ce Romain a brûlé sa droite triomphante;
 S'il n'en frappe ton cœur, au moins il l'épouvante;
 Et moy, pour enchérir par dessus ses efforts,
 Je verray mettre en cendre & ma main & mon corps.

P O R S E N N E .

Tu veux donc me forcer ?

J U N I E .

Tu veux donc me contraindre ?

P O R S E N N E .

Songez que je le puis, & que tu dois le craindre.

TRAGÉDIE.

65

JUNIE.

Je ne crains point les maux, les fers, & la rigueur,
Qui peuvent faire voir la force de mon cœur.

PORSENNE.

Faisons donc succéder, contre notre esperance,
A l'injuste pitié la juste violence;
Haïssons la douceur qui me met en danger,
Aimons la cruauté qui m'en peut dégager,
Va, mon fils, fais gêner ce Romain detestable,
A sa fausse vertu parois impitoyable,
Laisse aller ton esprit jusques aux cruautés,
Et garde en cet endroit d'imiter mes bontez.

ARONS.

Souffrez que quatre mots précédent son supplice,
Et que je fasse enfin un acte de justice.
Vous souvient-il du tems que mon mauvais destin
Me conduisit dans Rome à la Cour de Tarquin?
Là, Sire, vous sçavez qu'on attaqua ma vie,
Que jusques au cercueil elle fut poursuivie,
Et que par des complots bien plus noirs que la nuit,
Où l'on crut lâchement en recueillir le fruit,
Tous les miens écartez par la crainte & dans l'om-
bre,
Me laisserent en proye à des lâches sans nombre.

PORSENNE.

Quoy donc, mon meurtrier est-il aussi le tien?

ARONS.

Si la vie est un bien, c'est l'appuy de mon bien.
Vous luy devez un fils, qui malgré nos tempêtes,
Vous a depuis gagné conquêtes sur conquêtes.
Enfin, sans ce Romain armé pour mon secours,
Votre œil auroit pleuré la perte de mes jours.
Ordonnez maintenant ce que ma main doit faire;
Si mon libérateur doit sentir ma colere.
Si j'oublieray le bien qu'il me donne en effet,
Afin de le punir d'un mal qu'il n'a pas fait.
Car enfin triomphant de ce péril extrême,
Malgré luy vous vivez, & je vis par luy-même;

SCEVOLE,
PORSENNE.

Doncques mon assassin, donc mon persécuteur
Est en toy mon secours & mon libérateur.
O Scevole ! ô mon fils ! ô Dieux ! que dois-je faire
D'un si cher deffenseur, d'un si grand adverfaire ?
Mais puis-je maintenant, sans agir contre moy,
Consulter en faveur de l'assassin d'un Roy ?
Non, non, il faut qu'il meure ; & les plus pitoyables
Doivent être cruels pour de pareils coupables.
Eussent-ils conservé nos droirs & nos enfans,
Nous eussent-ils rendus mille fois triomphans,
Les moindres attentats qui touchent nos personnes,
Effacent cent bienfaits rendus à nos Couronnes.
Mais quoy . . . Mais il n'importe, ôtons-nous de soucy.
Il faut, il faut enfin. Mais qu'on l'amene icy.



SCENE V.

TARQUIN, PORSENNE,
ARONS, JUNIE,
SCEVOLE.

TARQUIN.

LE traistre vit encore, & vous le laissez vivre,
Pour redoubler le coup dont le Ciel vous délivre ?
Donc de fausses vertus desarment votre main,
A l'instant qu'elle doit deffendre votre sein ?
Certes, c'est meriter le mal qu'on nous destine,
Que de laisser debout celuy qui nous ruine.
Le voicy ce cruel, comme victorieux
D'avoir pû faire craindre un Roy si glorieux.

SCEVOLE.

Ouy, Tarquin, tu le vois ; & son cœur en colere

TRAGEDIE.

67

Fait au moins l'action que sa main n'a pû faire.
 Juge si je craindrois la fureur d'un bourreau,
 Voy, si je me repens d'un attentat si beau,
 Moy qui viens de punir cette main criminelle,
 D'avoir manqué le coup que Rome attendoit d'elle.
 Toy, Prince que j'estime, & que ma seule erreur
 Garentit aujourd'huy des coups de ma fureur,
 Délivre ton esprit d'une éternelle allarme,
 Il me reste une main, garde qu'elle ne s'arme:
 Mais avec tous tes soins, tremble, fremis, & croy
 Que Rome a des enfans qui valent mieux que moy.

PORSENNE.

Retire-toy, Scevole, & reprends ton épée
 Autrefois pour mon fils noblement occupée.
 Certes, je te loüerois, & loüerois ta vertu,
 Si pour mon Diadème elle avoit combatu.
 Considère pourtant combien j'en fais d'estime,
 Puis que pour l'honorer je luy remets ton crime,
 A toy plus inhumain, que cruel envers moy,
 Tu me sembles, Scevole, assez puny par toy.
 Va donc, & de chez nous, par une grace extrême,
 N'emporte que le mal que tu t'es fait toy-même,
 Et va, par ton salut, témoigner aux Romains,
 Que Porfenne ne craint ny Rome ny tes mains.

SCEVOLE.

Certes, tu ne pouvois, magnanime Porfenne,
 Me vaincre & me forcer par la peur de la peine:
 Mais il faut avoüer que tu m'as surmonté
 Par cet acte fameux de générosité.
 Ainsi, je te diray par amour, & sans feinte,
 Ce que tu n'aurois pas obtenu par contrainte.
 Je te découvray ce funeste détroit
 Dont je te saurois si Rome le souffroit.
 Sçache que des Romains la plus belle Jeunesse
 Dans ton camp repandüe attend ce que je laisse,
 Et que trois cens Heros, brûlans de t'attaquer,
 S'y préparent au coup que je viens de manquer.
 Le sort tombé sur moy m'a concedé la gloire

De tenter le premier cette grande Victoire ;
 Les autres à leur tour marcheront sur mes pas ;
 Comme pour reparer la faute de mon bras ;
 Et si de tant de mains qu'arme la même envie ,
 Tu peux être vainqueur , & garentir ta vie ,
 Alors je publieray que les Dieux sont pour toy ,
 Et que Rome en danger doit craindre un si grand Roy .

PORSENNE.

Va , retourne dans Rome , & jouis de ma grace ,
 Je reçois ton avis sans craindre sa menace ,
 Plus fort que le fardeau qui semble m'accabler ,
 Mon salut apprendra que Rome doit trembler .

TARQUIN.

Quoy , Porfenne , vous-même à vous-même perfide ,
 Vous récompenserez un meurtre , un parricide ?
 Vous , son fils , que ce coup menace également ,
 Serez-vous sans colere , & sans ressentiment ?
 Deffendez votre pere en ce moment horrible ,
 Qu'il se rend à luy-même & funeste & nuisible .

ARONS.

C'est se rendre à mon gré coupable mille fois ,
 Que d'empêcher d'agir la clemence des Rois .

TARQUIN.

Pere & fils aveuglez , je vous rendray justice :
 Scevole est mon sujet , je veux qu'on le punisse .

JUNIE.

Porfenne , ton honneur t'oblige desormais
 D'empêcher qu'un Tyran ne perde tes bienfaits .

SCEVOLE.

Mais pour te faire voir , Monarque magnanime ,
 Que Rome est équitable , & qu'elle hait le crime ;
 Autrefois elle offroit aux Tarquins tes parens ,
 De s'en remettre à toy de tous ses differens ;
 Et maintenant encore elle veut s'y remettre ,
 Si Tarquin y consent , si tu le veux permettre .

TARQUIN.

Moy , traiter autrement , avec des révoltez ,
 Que par les châtimens qui leur sont aprétez :

SCEVOLE, 69

Non non , après leur crime , & de telles allarmes ,
Mes arbitres seront mes fureurs & mes armes.

PORSENNE.

Vous pourriez toutefois . . .

TARQUIN.

Je pourrois me trahir ?

A mes propres sujets je pourrois obéir ?

Non , non , pour conserver votre gloire & la nôtre ,
Je ne veux point de Juge , & moins vous que tout au-

tre ,

Vous qui m'ayant de l'aide & tant de bien promis ,
Favorisez pourtant mes propres ennemis.

PORSENNE.

Vous m'estimerez donc injuste & sacrilege.

Ouy , Tarquin , je le suis , lors que je vous protege.

TARQUIN.

Donc , pour vous rendre juste , aidez des révoltez.

PORSENNE.

Je suivray la raison dont vous vous écarterz.

TARQUIN.

Que ne commandez-vous qu'on enchaîne mes mains ,

Et que l'on m'abandonne aux fureurs des Romains ?

Après avoir trahy la grandeur Souveraine ,

C'est ce qui reste à faire au généreux Porsenne.

PORSENNE.

Je le devrois , ingrat.

TARQUIN *en se retirant.*

Je crains peu ce danger.

Et nous vivrons au moins afin de nous venger.





SCENE DERNIERE.

PORSENNE, ARONS,
JUNIE, SCEVOLE.

JUNIE.

Voy si quelque justice accompagne une cause
Dont le Chef craint les Loix que l'équité propose,

PORSENNE.

Le sort en est jetté, je change de desseins,
Je veux donner la vie & la paix aux Romains.
Que l'ingrat se signale avec son arrogance,
La liberté de Rome est enfin ma vengeance.
Ce sera son suplice, & ce sera ton prix,
Pour avoir sçu deffendre & conserver mon fils.

ARONS.

Mais, Sire, permettez qu'à cette récompense
Je joigne de ma part une reconnoissance.

PORSENNE.

Que pourrois-tu donner à qui tu dois le jour?

ARONS.

Lui ceder devant vous l'objet de son amour.

PORSENNE.

Aime-il donc Junie? est-il donc aimé d'elle?

ARONS.

Ouy, Seigneur.

PORSENNE.

Bruslez donc d'une flâme immortelle;
Je ne rompray jamais le lien amoureux
Qui joint si noblement des cœurs si genereux;
Et puis qu'ils ont tous deux obtenu la victoire,
L'un doit être de l'autre & le prix & la gloire.

TRAGÉDIE.

71

Rome doit cet Hymen à tes justes souhaits ,
Et pour le célébrer je luy donne la Paix.

SCEVOLE.

Rome jamais ingrate au soin qu'on a pour elle ,
Te rendra pour ces biens une gloire immortelle.

PORSENNE.

Ainsi par ta vertu Rome triomphera ,
Ainsi par mon amour Rome subsistera ,
Et je veux qu'elle compte à la fin de sa peine ,
Entre ses Fondateurs & Scevole & Porsenne.

FIN.

T R A G E D I E

Rome doit est Hymen à ses filles loüables
 Et pour le celestier en son honneur la
 Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son
 Ains par sa vertu Rome honore
 Ains par son courage Rome se glorifie
 Et jure sur son dieu à sa postérité
 Faire les fondemens de seroit de l'ordonner

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

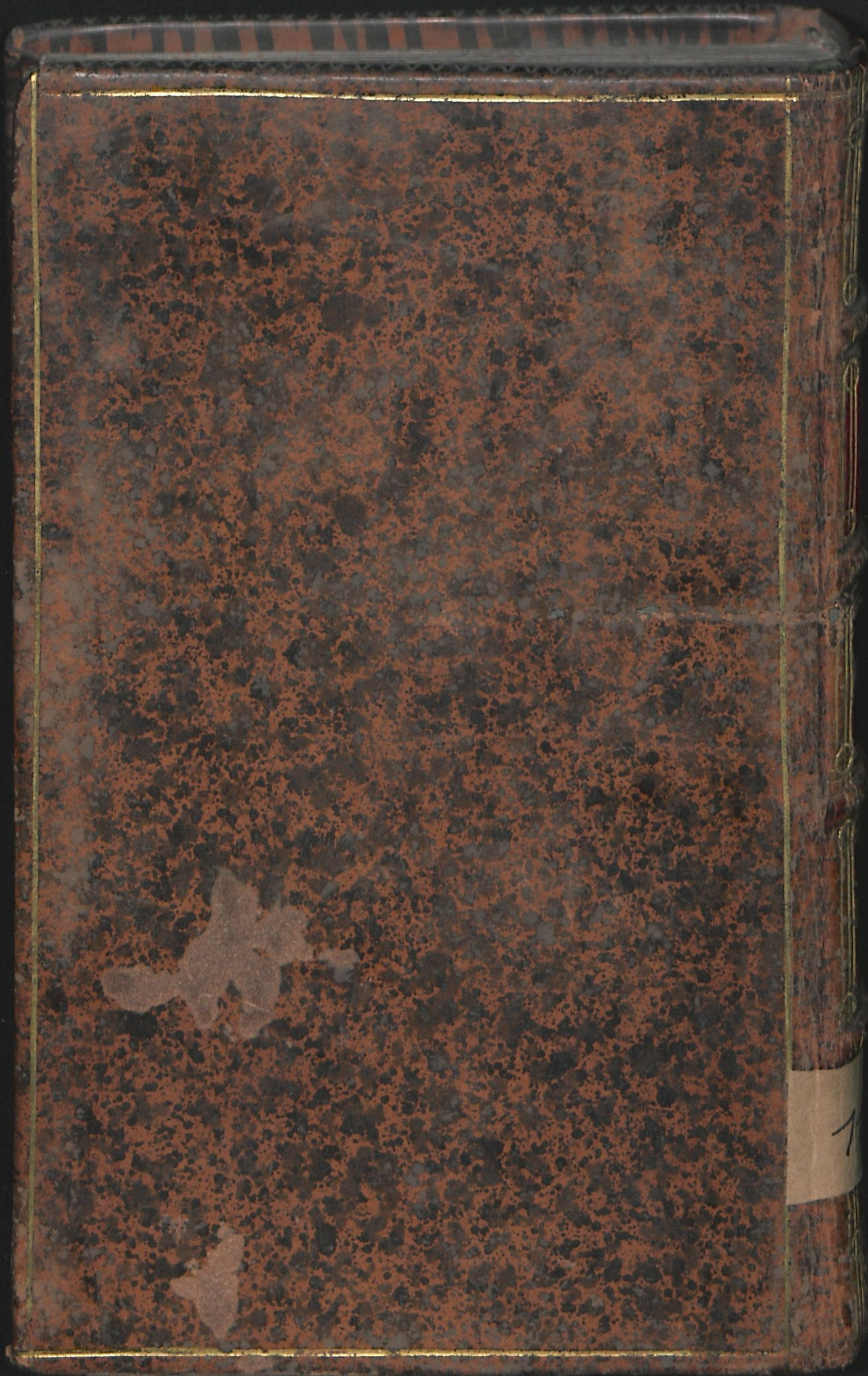
Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

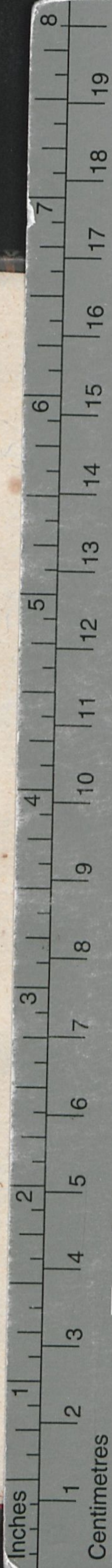
Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son

Rome jure le serment sur son dieu à sa postérité
 Et rendra pour ce point une gloire à son









B.I.G.

Farbkarte #13



SCEVOLE,

TRAGEDIE.

Par Monsieur D U - R Y E R